

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

4<sup>e</sup> Année - N° 153

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

1<sup>er</sup> Octobre 1931

# DÉTECTIVE

## Ombres de minuit...



## ... passage du Midi

*Une nuit d'épouvante, dans ce coin de Montmartre lourd de souvenirs et de mystère, contée par Luc Dornain, en pages 4 et 5.*



**PAR TOUT**

**Lenteurs judiciaires**

ABONDANT courrier qui a provoqué notre récente chronique sur les lenteurs de la justice nous a permis de saisir sur le vif, et par ce contact direct avec tous ceux qui nous lisent, à la fois l'importance du problème et l'angoissante situation de trop nombreux justiciables.

Nous voulons aujourd'hui dénoncer le mal et louer le bien, signaler quelques traits nouveaux de cette lenteur judiciaire, si préjudiciable à de respectables intérêts privés et à l'intérêt social, mais en même temps applaudir à d'heureuses initiatives qui correspondent très exactement à notre requête.

D'abord le mal :

Les journaux publiaient, il y a une quinzaine de jours, la brève dépêche suivante : « Devant le « tribunal de Limoges, on a procédé à la vente des propriétés « provenant de la succession de « M. Barataud père. Les immeubles et carrières de kaolin, estimés plus de deux millions « lors du procès, n'ont atteint « que 111.850 francs.

« Les frais de procédure déduits, la somme qui restera sera tout à fait insuffisante pour « désintéresser Mme Faure, « veuve de la première victime « du fils Barataud. »

Les mois, les années ont passé : la veuve de la victime de Barataud a attendu ; survint la crise économique ; la conséquence en est que cette pauvre femme est bien de celles auxquelles nous pensions sans faire d'individualité, lorsque nous écrivions à cette même place, il y a quelques semaines, qu'à toutes les victimes, en instance devant une justice qui piétine, il ne resterait bientôt plus « que leurs yeux pour pleurer... »

Et maintenant, voyons les heureuses réformes :

On annonçait récemment que M. Donat-Guigüe, procureur général près la Cour de Paris, avait décidé de confier à une nouvelle chambre de la Cour, qui fonctionnera à partir du 1<sup>er</sup> octobre, l'examen des accidents d'automobile.

Le nombre en est si élevé que le rôle judiciaire subit actuellement un véritable embouteillage : il n'est point rare, il est même normal, dans le ressort de la Cour de Paris, qu'une affaire d'automobile soit jugée en deux ans, uniquement en première instance, et qu'un délai semblable doive être subi avant qu'elle ne reçoive sa solution devant la Cour.

Réjouissons-nous de l'heureuse décision de l'actif procureur général : elle va permettre de rattraper une partie du temps perdu, de diminuer l'encombrement du rôle et elle assurera à de pauvres gens qui en ont besoin une satisfaction matérielle, qui, par ces temps de crise économique, est d'autant plus nécessaire.



Le bandit américain George Small qui commit plusieurs tentatives de meurtre et assassina une femme à Brooklyn fut cerné par la police, arrêté et littéralement assommé à coups de crosse de revolver. A peine remis de ses blessures, il fut traduit devant la Cour de Brooklyn, devant laquelle on le transporta sur un brancard, car la justice d'Outre-Atlantique n'attend pas !...

**PAR TOUT**

**Escroquerie au sentiment**

Un chômeur, désireux de trouver du travail, avait eu l'idée de faire passer une annonce dans un grand quotidien du soir. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il recut, le lendemain matin, un billet anonyme où son correspondant, se targuant de « la vieille amitié qui unissait vos parents et les miens », donnait confidentiellement ce tuyau désintéressé :

« Si vous voulez gagner de l'argent, allez aux courses de Longchamp dimanche 20 septembre et mettez 50 francs ou 100 francs gagnant sur Mondicourt, 2<sup>e</sup> course... Ne ratez pas cette affaire. Après cela, je vous verrai et vous dirai comment vous y prendre pour gagner d'autres courses... »

Le 20 septembre, Mondicourt n'était pas à l'arrivée. Et le correspondant bienveillant n'insistait plus. Mais il avait, évidemment, envoyé la même lettre à autant de sans-travail qu'il y avait de partants dans la 2<sup>e</sup> course et l'un de ses protégés avait pu toucher un gagnant. Alléché par ce premier succès, il était entré en relations avec son « bienfaiteur » qui sollicitait une ristourne sur ce premier gain, empaumait de quelques louis le malheureux et passait à une autre victime.

Puissions-nous, en le divulguant, avoir éventé ce vilain truc !...

■■■■

**Un roi cambrioleur**

Un jour du mois dernier, l'ex-roi d'Afghanistan, S. M. Amanoullah, était rentré tard dans la nuit à sa villa de Montreux, et, ne voulant déranger personne, il y pénétra par une fenêtre entr'ouverte ; les voisins, ayant remarqué qu'un homme venait de s'introduire dans la villa du roi, avertirent la police.

Deux minutes après, l'automobile de la Sûreté arriva.

Trois policiers escaladèrent, d'après l'indication des voisins, la même fenêtre par où s'était introduit le « cambrioleur ». Ils se précipitèrent dans la première pièce où ils avaient entendu « des bruits suspects ». Ils y trouvèrent un homme très brun, au visage menaçant ; avant que le cambrioleur ait pu prononcer un mot, il fut appréhendé et on lui passa les menottes.

Le « cambrioleur » protesta violemment. Tout le personnel et la reine s'étaient réveillés à ce bruit et on découvrit alors que le « cambrioleur » n'était autre que Sa Majesté.

Les policiers s'excusèrent de cet incident pénible et se retirèrent. Mais l'ex-roi d'Afghanistan fut tellement affecté de sa mésaventure qu'il décida de vendre sa villa de Montreux et de quitter pour toujours le pays.

■■■■

**Le merveilleux pouvoir du spirite hindou Hamid Khan**

Il nous a été donné, la semaine dernière, d'assister à une bien curieuse expérience.

Nous avons reçu la visite d'un jeune Hindou, qui a décliné son nom : Hamid Khan, et son adresse : 8, avenue de Friedland, et nous a proposé de nous donner un exemple de son extraordinaire don de clairvoyance.

Deux d'entre nous écrivirent une demande quelconque, hors sa présence, sur des carrés de papier qui furent pliés en huit.

L'opérateur les fit mettre sur une table, puis regarda les carrés de papier que nous n'avions pas quittés.

Et, mot à mot, il dicta les demandes écrites (six exactement). C'est un phénomène de clairvoyance qui est rare, mais connu.

Il y a plus. Il nous pria de prendre dans la main les papiers toujours pliés, ainsi qu'une plume quelconque, imbibée d'encre. Quelques secondes après, la réponse, à l'encre, de son écriture, est inscrite en toutes lettres.

Comment, nous ne savons. A aucun moment, l'opérateur n'a touché aux papiers, ne s'en est même approché.

Nous livrons le fait sans commentaires à la méditation de nos lecteurs.

.....

**Publicité de "DéTECTIVE"**

Adresser tout ce qui concerne la publicité de DéTECTIVE à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

Le prochain numéro de

**VOILA**

sera sensationnel

NUMÉRO SPÉCIAL :

**TEMPÊTE SUR L'EUROPE**

Cinq envoyés spéciaux :

André BEUCLER

à Berlin

Paul BRINGUIER

à Londres

Jean MASSON

à Budapest

etc...

Le 15

octobre

prochain

premier

article de

**Marius LARIQUE**

sur son reportage chez les forçats de la Guyane :

**LES HOMMES PUNIS**

C'est la vérité sur le bagne que Marius Larique vous révélera

dans

**DÉTECTIVE**

**DÉTECTIVE**

ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS  
PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)  
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37  
DIRECTEUR : GEORGES KESSEL  
FRANCE ET COLONIES..... 65,» 35,»  
ÉTRANGER (TARIF A) ..... 85,» 45,»  
ÉTRANGER (TARIF B) ..... 100,» 55,»

**DÉTECTIVE**



# LE RAT

**D**ou venaient-ils ces deux hommes hâves, faméliques, défaits, qui se présentèrent le 19 août au patron de l'hôtel, 6, rue du Pot-de-Fer pour lui louer en commun une chambre. « La moins chère possible », demandèrent-ils.

L'un, Joseph-Marie Lanio, sur la fiche d'hôtel, inscrit : « Venant de Vannes, profession garçon de cuisine ». Il était maigre et, dans son visage anguleux, aux pommettes saillantes, deux yeux inquiets, presque sans cils, tournaient sans cesse, jetant sur tout des regards inquiets.

L'autre, Marcel-Joseph Bougo, mentionna qu'il était chauffeur d'usine et qu'il arrivait de Lorient. Plus râblé, de physionomie plus ouverte, il s'accommodait de tout et quand le patron de l'hôtel leur dit : « Je n'ai qu'une chambre à 3 lits, la chambre n° 1 à trente francs par semaine ; il est possible que je sois obligé de louer à un 3<sup>e</sup> locataire », ce fut Bougo qui répondit : « Ne vous en faites pas, nous le trouverons nous-mêmes, dès aujourd'hui. » Et, le soir, ils revinrent avec une femme, Marie-Louise Marquet, qui faisait le trottoir, dans les rues sombres et sales du quartier de l'Italie.

Le patron a l'habitude des locataires en détresse. Ce sont, pour la plupart, des ouvriers si pauvres qu'ils doivent se mettre à plusieurs pour payer une chambre — un taudis — un lit — un grabat. Quelquefois, ces locataires appartiennent à la basse pègre de ce vieux quartier de la Butte-aux-Cailles, qu'emplit encore le souvenir des bandes de jadis, aux exploits criminels si nombreux qu'il fallut pour les éteindre refouler les abat-toirs, abattre les baraques sordides faisant alors une ceinture à la place d'Italie et que mourût le célèbre marché aux chevaux où venaient rôder tous les claqueuses, tous les gueux de la capitale et que fréquentaient aussi des bandits au couteau facile, guettant l'ivresse ou la solitude de riches maquignons.

De nos jours, les Gobelins, la Butte, l'Italie sont nettoyés. Il ne reste plus guère de ces bals-musette où pas une nuit mourait sans que les lames ne surgissent des poches. Le sang coulait toutes les nuits sur les planchers sales de ces bouges. Il ne reste plus guère de ces malfaiteurs dont l'âme était inaccessible à la pitié, aux sentiments qui rendent possibles les relations sociales. Hommes sombres qui frappaient pour peu de chose, pour rien, parfois ; pour qui la vie des autres ne comptait pas et qui « crânaient » sur l'échafaud après avoir fait la nique à Deibler. Hommes terribles dont la police ne connaissait ni les noms, ni les visages, qui « travaillaient » de nuit et qui se fondaient dans l'ombre propice à leurs mauvais coups.

Une surveillance sévère des garnis louches, le renforcement de la police, l'éclairage électrique et les rondes fréquentes semblaient être venus à bout de ces hommes, véritables bêtes qui ne sortaient de leurs tanières, de leurs trous que pour mordre et qui disparaissaient, qui s'évanouissaient ensuite comme font les rats dans les égouts.

La race ignoble n'était pas éteinte : Lanio était un de ces hommes farouches, au front étroit, aux pensées basses. Il pouvait se glisser entre deux barreaux de fer. Sa souplesse était étrange, comme s'il eût été invertébré. Tout le jour, il dormait et quand venait la nuit, quand les lustres électriques jetaient sur la ville leurs lumières avec de grands pans d'ombre à leurs pieds, il quittait l'hôtel du Pot-de-Fer pour « chasser ».

Il ne choisissait pas son gibier. Les sordides filles qui font des passes à cinq francs étaient, par lui, mises en coupe réglée. Il ne les « protégeait » pas, mais il les menaçait de ses poings ou de les dénoncer à la police si elles n'étaient pas en règle pour leurs visites. Il guettait les ivrognes qui s'allongent sur un banc pour dormir. Proie

facile pour des mains expertes qui ont vite fait de fouiller les poches et de les vider !

Mais, quand les filles publiques n'avaient pas « fait » un client dans la soirée, quand il ne tombait pas un poivrot dans l'axe de son guet, il s'éloignait, mince et souple ; il allongeait sa foulée élastique derrière le noctambule isolé et il frappait.

■ ■ ■

Cette nuit-là, le 23 septembre, Louis n'était pas seul dans les rues obscures, à peu près désertes, du quartier de la Maison-Blanche. Bougo lui avait dit : « Nous sommes « paumés » ; il faut faire un coup ; à deux, nous nous « défendrons » mieux. »

Lanio, le rat, Lanio le solitaire, accepta.

A 2 heures 30, les rues s'étaient vidées et nulle occasion ne s'était présentée aux deux hommes farouches.

Ils virent deux femmes qui rentraient chez elles : Yvonne Lagrange et Yvonne Benech. Ne les connaissant pas, ils crurent que c'était deux « nouvelles tentant leur chance sur ce coin ».

— C'est une affaire, souffla Bougo.

Louis n'aimait guère ce genre de trava. Il préférait les coups durs, les bagarres et il savait mieux placer une lame entre deux épaules qu'un discours à deux belles de nuit. Mais Bougo, déjà, s'était approché. Il entra en « converse » et se faisait aimable, galant. Il tombait mal. Les jeunes femmes n'étaient plus de ces innocentes que des mots d'amour rudes, maladroits, affolent. Bougo, en échec, se fâcha et il appliqua quelques gifles et quelques bourrades aux noctambules. Chose surprenante, elles n'appelèrent pas au secours. C'est alors qu'un Arabe vint à passer. Du coup, Lanio sortit de l'ombre pour entrer en scène. Acteur tragique, il allait jouer son rôle, enfin. D'un coup de reins, il fut sur l'homme qu'il « sonna ». Il n'y eut pas un mot d'échangé ; l'Arabe ne poussa pas un cri. Beau joueur, il se défendait et sans demander d'aide. Bougo crut son complice en danger. Il laissa s'éloigner les deux femmes et bondit sur l'Algérien.

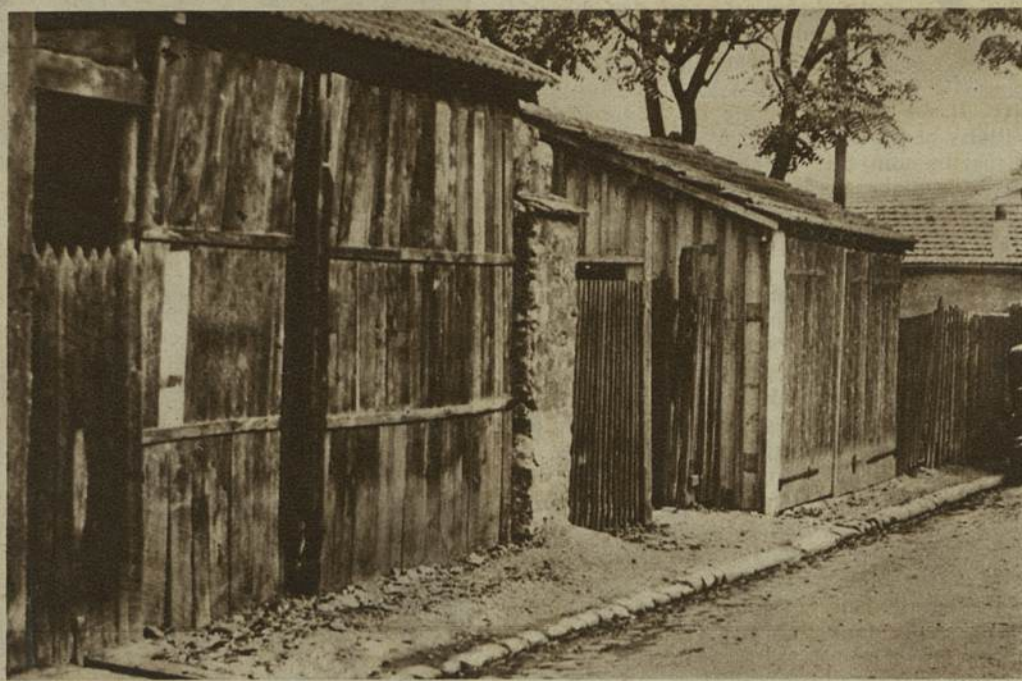
A ce moment surgirent trois agents cyclistes, une ronde...

Les belligérants furent séparés et les rixes, en ces lieux, sont si fréquentes que les agents allaient rendre la liberté aux trois hommes. Mais les femmes, délivrées, maintenant que la présence des gardiens de la paix les rassurait, intervinrent : « Vous n'allez pas lâcher ces deux bandits ; ils nous ont frappés. »

Les agents cyclistes prirent alors la meilleure décision : « Tout le monde au poste ; on s'y expliquera ».

■ ■ ■

Louis, le rat, pensait à s'évanouir dans l'ombre ; Bougo à s'échapper de force. Celui-ci était moins



Dans l'impasse, entre deux maisons, se dressait une barricade de bois.



M. Chiappe, préfet de police, adresse ses condoléances à la veuve de Verjus.

siffler des agents, de les sentir qui se rapprochaient, qu'ils allaient être sur lui, dans un instant. Il perdit la tête, négligea une belle chance qu'il avait : l'escalade de cette barrière qu'il ne pouvait renverser. D'un coup de ses reins souples, il eût réussi. Il ne pensa point à le donner. Son tempérament reprenait le dessus : rat, il n'allait pas s'élever en l'air ; il allait tenter de se fondre avec l'ombre. Une venelle était là, toute proche. Il revint sur ses pas, s'enfonça dans la ruelle. Trop tard ! Les agents cyclistes l'avaient vu, avaient repris sa trace.

La ruelle n'était qu'une impasse. Pas d'issue ! Mais, entre deux habitations, une barricade de bois. Lanio s'y adossa. Il avait tiré son couteau, un Laguiole à cran dur, à lame pointue et d'acier bien trempé. Arme terrible ! Il attendit le choc. L'agent Verjus s'approcha. Il distingua à peine l'homme ramassé dans l'ombre. « Rends-toi ! » La bête se détendit. Verjus eut la force de dire : « Il m'a tué » et il s'affaissa, mort.

Son camarade Rudelin aurait pu tirer une balle sur l'assassin. Mais on ne tue pas un rat à coups de revolver. Il prit l'arme par le canon et asséna un formidable coup de crosse en pleine tête de Lanio qu'il abattit ainsi.

Il vécut alors quelques minutes terribles. Son camarade était là, mort sans doute et il sentait sous son pied remuer la bête malfaisante qui, déjà, reprenait ses sens et grouillait...

■ ■ ■

J'ai vu le rapport des policiers. La mort de Verjus y est mentionnée en un raccourci étonnant : « Verjus a les yeux clos, le corps rigide. Au côté gauche du cou, il y a une plaie qui semble profonde, mais qui ne saigne presque pas. » J'ai vu le reçu du dépôt : « Nous avons reçu ce jour, à 19 heures, Lanio Joseph et Bougo Marcel. »

Est-ce tout ce qui restera de ce drame terrible ?

Non ! J'ai lu aussi un discours émouvant de M. Chiappe, préfet de police : « Vous êtes braves ; souvent trop braves et votre souci de la liberté humaine, vous fait parfois commettre des imprudences. Verjus était de cette race des grands gardiens qui, pour ménager un coupable, sacrifie son existence de brave homme, de père de famille. Votre tâche est rude, ingrate, mais toujours, vous vous montrez à la hauteur de ce qu'elle réclame d'abnégation, d'héroïsme ».

F. DUPIN.



L'agent Verjus était de cette race des grands gardiens qui sacrifient leur existence pour ménager un coupable.



terrible que celui-là. Sa première tentative échoua. Il donna un violent coup de poing en pleine figure de l'agent Gelot, gêné par sa bicyclette et qui, pourtant, ne lâcha pas prise.

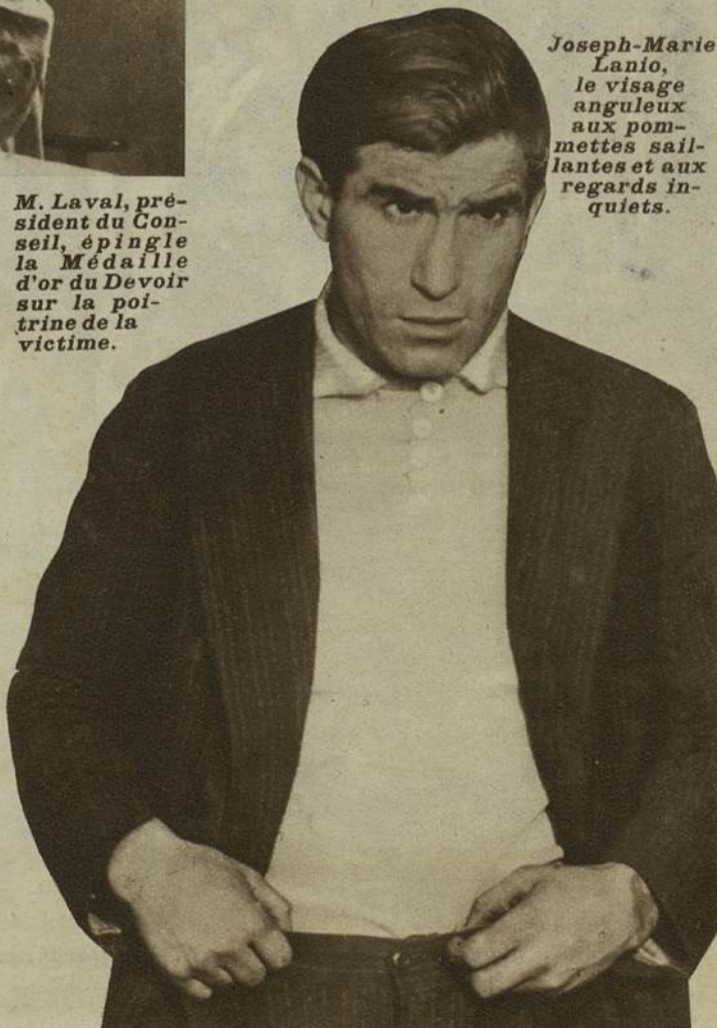
Lanio ne frappa point. Il glissa, fondit entre la poigne terrible du gardien Verjus. Il allait être libre mais, voyant que Bougo n'avait pas réussi à se dégager, il revint sur les agents : « Lâchez-le ou je vous crève. » Bête terrible ! A peine la main des hommes avait-elle relâché son étreinte, qu'il se redressait pour mordre.

Mais il comprit subitement que sa menace, cette fois, n'intimiderait pas les hommes solides qu'il avait devant lui. Il comprit que sa chance était passée, qu'il allait succomber ce soir, dans sa lutte farouche contre la société. Il joua une carte encore, l'avant-dernière de son jeu menacé : la fuite...

Le quartier lui était familier. Il l'avait parcouru de nuit et il en connaissait tous les coins d'ombre. Il bondit dans la rue Jonas, enfila un bout de la rue des Cinq-Diamants. Les agents cyclistes étaient distancés. Le monstre respira. Il allait descendre le passage des Artistes, se cacher dans les terrains vagues parmi les amas de matériaux qui le bordent ou, au contraire, gagner le boulevard Blanqui. Il aurait alors une belle avance sur les agents que leurs bicyclettes gênaient. Il allait disparaître. Il allait être sauvé.

L'homme s'était trompé ; mieux, lui, l'homme de la nuit, fut trompé par la nuit. Il avait fait un faux calcul : il croyait trouver libre le passage des Artistes ; le passage des Artistes était fermé, comme chaque soir, par une lourde porte de bois qu'il ébranla vainement. Il se meurtrit les poings, s'endolorit les pieds en frappant de grands coups contre le bois. Il s'affolait d'entendre les coups de

M. Laval, président du Conseil, épingla la Médaille d'or du Devoir sur la poitrine de la victime.



Joseph-Marie Lanio, le visage anguleux aux pommettes saillantes et aux regards inquiets.





ENEZ, monsieur, rien qu'ici, dans ce coin, il s'en est passé des choses... et il s'en passe encore...

« C'est un petit bar pareil à tant d'autres petits bars de Montmartre. Il est situé à l'angle du boulevard de Clichy et du passage du Midi. Carré, exigu, avec un comptoir courbe qui tient presque toute la place, il s'ouvre des deux côtés. Sur le boulevard, une terrasse à sa mesure : cinq ou six tables. Seule note caractéristique : une exposition de photos d'acrobates, groupés, torses bombés, biceps saillants. C'est qu'ici se réunissent et se retrouvent toute une catégorie d'artistes de cirque ou de music-hall, qui tous, venus des quatre coins de la terre, ont leur histoire. Il y a ainsi, à travers Paris, certains bars dont la clientèle est pour ainsi dire spécialisée. Ailleurs, ce sont les musiciens sans travail, des figurants en quête d'engagements... Ici, les acrobates.

— Vraiment ? dis-je. Pourtant le boulevard est mouvementé. Et quand à l'impasse, elle a l'air bien paisible.

Je regarde cette espèce de cul-de-sac grimant, caillouteux, où une vieille voiture à bras, qui tend ses brancards vers le ciel, semble bâiller d'ennui, et où, seuls, deux ouvriers, des maçons qui travaillent près d'un tamis, mettent un peu de vie. En dépit de son terrain inégal et raviné, elle monte droite et relativement large jusqu'au mur qui la bouche. Du boulevard, on plonge jusqu'au fond.

Pourtant, mon interlocuteur lève la main avec cette expression des gens que la candeur des autres surprend et qui, eux, en savent long.

— Eh ! bien, oui, réplique-t-il, si vous croyez cela, vous êtes loin du compte. Il ne faut pas se fier aux apparences...

Il m'intrigue, et je le presse de me confier ce qu'il sait. Mais il se dérobe à présent.

— Il n'y a pas longtemps que je suis dans le quartier, affirme-t-il... Et, tout de même, ce qu'on raconte...

De nouveau, je considère l'impasse. Vraiment, elle me paraît louche maintenant. Sa tranquillité même a quelque chose d'insolite. Le silence, les volets clos des quelques maisons basses, la font ressembler à ces endroits maudits qu'un drame a visité et où il y a eu mort d'homme. Il y flotte une lumière blême, comparable à la pâleur de certaines filles de nuit...

— Tenez, si vous voulez des renseignements et des histoires, me déclare-t-il, c'est le Bouif qu'il faut interroger. Il y a plus de trente ans qu'il est dans le quartier... Je vous jure qu'il en a vu de drôles...

— Le Bouif ?



Les troubles images que j'aperçus dans ce passage louche, aux murs blêmes, aux pavés inégaux, tournent encore devant mes yeux



Deux hommes, portant des casquettes et des foulards, grillaient des cigarettes.

— Oui, le cordonnier qui habite au milieu de l'impasse...

Il se lève, grimpe la ruelle, disparaît sous une porte et revient avec un homme maigre, courbé, grisonnant, avec un tablier bleu, au coin relevé et fixé dans la ceinture.

Il s'assied sagement, il commande un café. C'est un homme tranquille, laborieux, les soucis quotidiens l'ont usé. Il me narre ses histoires avec une simplicité où je discerne le détachement de quelqu'un que plus rien n'étonne.

Et cependant, tandis qu'il parle, je vois le passage où sa vie s'est écoulée s'assombrir et s'animer de fantômes... Je comprends qu'il est presque fatal que dans ces parages de la place Pigalle, si éclairés, si surveillés, ceux qui ont un méfait à commettre ou une ignominie à cacher refluent vers cette anfractuosité déserte...

Au fur et à mesure que la nuit avance, on dirait que cette impasse prend plus de mystère, plus de profondeur et qu'entre elle et ceux qui ont quelque chose à cacher, s'établit une sorte de complicité, de secrète et trouble prédilection...

Je me suis mis à l'affût.

Au début de la soirée, et jusqu'à une heure avancée, après la sortie des cinémas, l'animation des bars, du boulevard et des taxis enlevèrent tout mystère à l'impasse. Sur le trottoir, flânant, traînant les pieds, se livrant au jeu des œillades et au commerce du plaisir, il y avait trop de gens. De temps en temps pourtant un couple s'y glissait pour conclure un marché galant ou abriter un conciliabule. Puis, de nouveau, le vide régnait et tout semblait s'assoupir.

Le Bouif, pourtant, ne m'avait point menti. Quand le coup de minuit fut franchi, et surtout lorsqu'on eut dépassé une heure du matin, la foule des passants se clairsema, s'allégera des honnêtes gens qui étaient rentrés se coucher... D'assez longs moments s'écoulèrent sans qu'une silhouette franchît le seuil béant de l'impasse. Deux agents cyclistes passèrent et n'y jetèrent qu'un coup d'œil. Et c'est alors que, pour moi, le spectacle commença.

■ ■ ■

Ce fut d'abord un couple étrange. Elle, une vieille femme. Sous un chapeau de velours qui rappelait les coiffures du temps d'Henri III, des mèches blanches, un regard humide d'alcoolique, un sourire édenté, une

longue jaquette qui recouvrait presque entièrement la robe fanée, frangée de boue. Des bottines qui bâillaient, privées de leurs boutons. Lui, un tout jeune homme — seize à dix-sept ans — mais particulièrement disgracié, maigre, pâle, voûté, avec une triste expression de vice. Dans l'ombre, ce furent des exhibitions ignobles, des attouchements... Finalement, la vieille, la jupe relevée, s'accroupit ; quand ils se séparèrent, le gamin lui donna trois francs.

D'autres couples leur succédèrent, parfois de petits groupes. Jupes troussées, coins de chair, bouts de linge, rires étouffés, paroles chuchotées. Vers trois heures, un homme très brun, très élégamment vêtu, smoking sous le manteau, fleur à la boutonnière, monnaie, survint, tenant un grand chien en laisse, et accompagné d'une jeune pauvre. Il la fit mettre à quatre pattes et la frappa à coups de laisse. Elle y gagna un gros billet : cinq cents ou mille francs. Je n'ai pas bien vu...

Il faisait froid. Les planches qui me dissimulaient laissaient peu de jeu à mes mouvements... J'allais partir quand mon attention fut attirée par trois hommes que je n'avais pas entendus ni vu arriver et qui s'étaient arrêtés à l'entrée du passage. Deux d'entre eux portaient des casquettes et des foulards ; le troisième était vêtu d'un manteau de cuir. Ils causaient à voix basse, très rapprochés les uns des autres. De temps en temps, celui qui parlait, suivi de yeux par ses compagnons, regardait du côté de l'impasse. Finalement, ils y firent quelque pas. L'homme au manteau de cuir chercha dans sa poche un petit objet, un papier plié ; aussitôt, pris d'une subite hâte, ceux-ci lui serrèrent la main et le laissèrent seul. Il considéra le lieu avec une mine anxieuse et hésitante, demeura immobile pendant quelques instants... Il alluma ensuite une cigarette, alla jeter un coup d'œil sur le boulevard, et, rassuré, d'une démarche pressée, monta vers le fond et passa devant moi. Après un regard en arrière, je le vis s'agenouiller, soulever un seau abandonné l'après-midi par les maçons, creuser un peu la terre avec ses doigts et s'emparer d'un minuscule paquet qu'il enfouit précipitamment dans son manteau. Stupéfiants, sans doute...

Nouvel entr'acte. Je crois bien que je m'endors. Je suis tiré de ma torpeur par le bruit d'une discussion sourde, mais violente, un homme est là, qui secoue une fille, la gifle, la prend par les cheveux, lui pince les bras...



Il parle avec véhémence... Elle pleure, baisse la tête, ne répond pas... D'un coup de poing, il l'envoie rouler sur les cailloux...

■ ■ ■

Autrefois — autrefois, je veux dire il n'y a pas si longtemps, une dizaine d'années, peut-être — ces messieurs ne se contentaient pas de ces brutalités. Il leur fallait des exécutions plus corsées...

Un soir d'été, l'orage, toute la première partie de la nuit, avait étouffé les êtres et les choses. Dehors, les gens accablés, retirant leurs vestes, leurs chapeaux, s'éventant avec des mouchoirs, s'affalaient aux terrasses des cafés. Dans les bars du voisinage, les filles désempées, que nul client n'avait le courage de suivre, buvaient, récriminaient, se querelaient. Messieurs leurs amis, altérés et fort nerveux, vidaient des gobelets, quand l'orage enfin éclata en une pluie diluvienne, vida le boulevard, et la chaussée luisante devint délicate.

Dans les bars, accoudées aux tables, la joue dans les mains, ou calées au mur, fermant les yeux, le regard fixe, les filles exténuées somnolaient. La conversation des hommes, dont les visages, travaillés d'alcool, avaient pris une expression inquiétante, était devenue à la fois plus animée et plus secrète.

Soudain, l'un d'eux, un ancien colonial, hâbleur et volubile, tendit la main en s'écriant :

— On parie ?...

Une minute de silence, d'hésitation. Puis un grand gars dégingandé, à la silhouette anguleuse, se décida.

— On parie...

Et aussitôt, avec un bruit de claques, vingt mains scellèrent le pacte.

— Alors, on y va ?...

On y va.

L'homme se dirigea vers les filles, considéra avec une ironie cruelle ce pauvre tas de chairs flétries et, d'un ton bref :

— Allez, les mômes, on se débène...

Il y eut des bâillements, des groupements dans le troupeau qui s'étira.

— Par ici...

Elles suivent, maintenant encadrées de leurs maîtres, sur le trottoir vide. Et celui qui dirige la caravane s'engage dans le passage, monte assez loin du boulevard. Puis il commande :

— Stop !

Il y a là, dans le groupe, des filles qui ne sont pas « maquées », qui n'appartiennent à personne. On leur ordonne :

— Colle-toi au mur...

Hébétées par l'alcool et la drogue, elles obéissent machinalement.

— Vous, garez-vous, les autres...

Des détonations. Le lendemain, des cadavres de femmes dans le passage... On m'a affirmé, malgré mon scepticisme, que le fait s'est, à cette époque-là, reproduit plusieurs fois. En tout cas, tous les détails de la « soirée » m'ont été confirmés depuis par un de ses témoins...

■ ■ ■

... Je restai dans le passage jusqu'au moment où l'aube y fit suinter une lumière sale, comme savonneuse. Et j'assistai encore, blotti derrière mes planches, à un marché pitoyable.

Je ne sais où cet homme avait, à cette heure, déniché cette fillette haillonneuse, malingre, mais l'air déjà désenchanté. Lui, qui pouvait-il être ? Pas un vagabond, me sembla-t-il, car il était assez décentement vêtu.

Il disait à l'enfant qu'en échange de ses faveurs, il lui donnerait de bons tuyaux de course. Il affirmait qu'il était bien placé pour s'en procurer...

— Avec cinquante francs, disait-il, je t'en fais gagner cinq cents. Je te présenterai au book que je te parle : c'est mon copain.

— Et où c'est que j'irais les chercher, les cinquante balles ? demanda la gosse, sans perdre la tête.

— Je te les avancerai, si tu es gentille...

— Bien, donne-les toujours...

■ ■ ■

— Revenez cette nuit, passage du Midi, me dit P'tit J... avec qui, le lendemain, je prends l'apéritif aux « Noctambules », vous verrez, vous ne vous embêterez pas.

Je finis par savoir qu'il s'agissait d'une fille qui n'avait pas payé l'amende et que l'on allait « exécuter ». Quand une « femme de noce » qui est « maquée » abandonne son homme, celui-ci a le droit de la mettre à l'amende ; après quoi elle est libre et ne lui doit plus rien. Le souteneur peut fixer la somme : deux mille, trois mille, cinq mille ou lui imposer l'amende illimitée, c'est-à-dire que la victime devra payer jusqu'à ce qu'il délire que la somme est suffisante et lève la pénalité. C'était le cas de la fille qui va nous occuper. Lasse de payer, elle avait imprudemment déclaré que « c'était marre ».

Vers deux heures, j'étais à mon poste.

Il tombait une petite pluie fine, d'une très douce et très poignante mélancolie... Et l'atmosphère du passage, cette nuit-là, n'en était que plus émouvante.

— Je ne sais pas encore où ça se passera, m'avait annoncé P'tit J..., mais le passage est tout indiqué.



Dans ce petit bar, carré, exigu, des photos d'acrobates illustrent les murs.



Sur le boulevard, une petite terrasse : cinq ou six tables.

Ils arrivèrent un peu plus tard que P'tit J... ne me l'avait annoncé, mais ils vinrent. Ils escortaient à une dizaine, hommes et femmes, une grande et très jolie fille brune, très fardée et vêtue d'un manteau de fausse loutre. Ils ne lui ménagèrent ni les reproches, ni les coups. Ils la poussèrent ainsi jusqu'au fond du passage. Un des hommes, à l'entrée, faisait le guet; alors, ils lui prirent son argent, déchirèrent sa « carte » et, mettant ses vêtements en loques, la frappèrent.

La malheureuse suppliait :

— Laissez-moi, laissez-moi... Je paierai...

Pardon.

Mais on continuait à la battre.

— Tu paieras ?

— Oui, oui...

— Bon. Parce que, sans ça, tu sais...

Et, se moquant d'elle, ils partirent.

Elle sanglota, ramassa ses vêtements déchirés, essaya tant bien que mal de s'en couvrir, puis redescendit le passage et s'enfuit en courant.

■ ■ ■

Rien ne manque au tableau. On m'a raconté des histoires de vols : des gens que l'on entraînait là pour leur arracher leur portefeuille ou leurs bijoux... Et aussi une histoire tragique et lamentable, dont le théâtre fut un bar voisin du passage, le « Philip's bar ».

Le quartier retentissait, à cette époque-là — où le Philip's s'appelait encore « Le Roi du Café » — des disputes de deux repris de justice, récemment libérés de prison et qui, un peu partout, provoquaient des scandales.

Un soir, assez tard, ils se présentèrent au « Roi du Café », mais le patron et la patronne refusèrent de les servir. Ils crièrent, demandèrent des explications, tempêtèrent. Les tenanciers restèrent inflexibles. Alors la colère des deux hommes s'exaspéra.

— C'est bon, dirent-ils en s'éloignant... on se reverra.

Et ils se retirèrent dans le passage du Midi où ils se concertèrent sur la façon de se venger.

Ils restèrent cachés là, guettant un moment favorable à leur entreprise. Vers la fin de la nuit, le bar se trouva, quelques instants, quasi-désert. Ils y firent irruption, l'arme au poing.

Mais le patron, qui se méfiait, sortit rapidement son revolver d'un tiroir et fit feu. Les deux hommes s'enfuirent... Une balle alla frapper un chauffeur de taxi qui stationnait là par hasard.

Il était Russe, absolument seul à Paris, et l'on ne put découvrir sa famille. Il n'y eut donc pas de plainte et l'affaire se termina par un non-lieu...

■ ■ ■

A l'aube, les ombres de la nuit s'évanouirent.

Et le passage du Midi, avec ses murs blêmes, ses pavés inégaux, ses volets clos, reprend son aspect paisible et provincial. Ai-je rêvé ?

Et pourtant, lentes, les troubles images apparaissent, dans la nuit, tournent encore devant mes yeux dans une ronde équivoque et pernicieuse...

LUC DORNAIN.

Le « brigadier » Louis Riboulet, aujourd'hui inspecteur de police privée, reprendra, dans notre prochain numéro, la suite de ses souvenirs :

« Les pistes du crime ».

Le prochain chapitre sera consacré à :

**L'ENQUÊTE**



C'est une espèce de cul-de-sac grimpaux, caillouteux, où une vieille voiture à bras semble bâiller d'ennui.



MESDAMES! Si vous suivez le traitement à la CREAM GIVRYL, vos amis ne diront pas que vos seins tombent. Essayez donc, tout de suite, ce nouveau traitement, récemment mis au point par un pharmacien biologiste diplômé. Rien à absorber. En vente : toutes pharmacies, bonnes maisons et aux Laboratoires Givryl, 16, rue Tolosane, Toulouse. L.E. TRAITEMENT 70 Frs CONT. MANDAT-POSTE.



## AU SECOURS

QUE CET HOMME SOIT VOTRE MENTOR ET AMI!

Lecture gratuite de votre vie!

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménages.

Le Dr Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait eu un mentor fidèle comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé.

Il dit lui-même : Je serai dans votre vie de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 5875, 41, rue Joncker, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.



## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 23.603 : Classes primaires complètes; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 23.610 : Classes secondaires complètes; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 23.613 : Carrières administratives.

Broch. 23.620 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 23.625 : Emplois réservés.

Broch. 23.632 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 23.637 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 23.646 : Carrières commerciales - administrateur, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 23.649 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. - Tourisme.

Broch. 23.656 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 23.664 : Marine marchande.

Broch. 23.668 : Solfège, piano, violon, clarinette, mandoline, banjo, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 23.676 : Arts du Dessin (Cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 23.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 23.689 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 23.693 : Cinéma: scénario, décors, costumes, photogr., technique de prise de vues et de prise de sons.

Broch. 23.698 : Carrières Coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.



## COUVREZ VOTRE TÊTE DE NOUVEAUX CHEVEUX

sains, abondants, soyeux,

en employant les

## SÉRUMS CAPILLAIRES

Ces sérums chimiques agissant par friction, sont préparés scientifiquement et spécialement pour les différents cas, et suppriment rapidement toutes irritations, démangeaisons, pellicules, chutes même anciennes. Ils sont universellement connus depuis 11 ans et recommandés par de nombreux médecins.

Grâce aux SÉRUMS CAPILLAIRES on obtient :

**INSTANTANEMENT** Suppression des irritations démangeaisons.

**EN DEUX JOURS** Disparition des pellicules.

**EN UNE SEMAINE** Toute chute de cheveux même de date ancienne est enrayée.

**EN 3 A 4 SEMAINES** Les bulbes capillaires sont débarrassés de toute invasion microbienne et sont remis en état de fonctionnement régulier, permettant une repousse normale.

Quelle que soit l'affection dont souffrent vos cheveux ne tardez pas à soumettre tous les détails de votre cas en les accompagnant :

1° De votre âge et sexe;

2° De vos noms et adresse;

3° D'une mèche de vos cheveux (tombés de préférence) au

Laboratoire des SÉRUMS CAPILLAIRES (Dépt 265 E) rue de Téhéran, 15, PARIS (8<sup>e</sup>).

et vous recevrez par retour, absolument gratuitement, discrètement et sans engagement de votre part, l'indication du traitement approprié à votre cas.

N. B. N'envoyez pas d'argent, car les cas soumis par les lecteurs ou lectrices de Détective sont examinés gratuitement au

Laboratoire des SÉRUMS CAPILLAIRES.

LES SÉRUMS CAPILLAIRES AGISSENT VITE, BIEN ET SUREMENT.

## CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

**CHENIL BERGER POLICIER**

MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225

Stocursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS



## IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5<sup>e</sup> jour. Ecrivez en étant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

## UN NEZ PARFAIT

S'OBTIENT FACILEMENT

Le modèle TRADOS N° 25, breveté en France, refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti pour redresser le nez.

100.000 clients satisfaits. RECOMMANDÉ PAR LES MEDECINS.

Modèle 25 fr. pour enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment s'en servir.

M. TRILETY, Spécialiste-orthopédiste au redressement des nez

Dépt. F 323, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES E. C. 1

# FATS DIVERS

## L'alcool qui tue vraiment...

Beauvais

(de notre correspondant particulier).

EST un drame banal que celui qui s'est déroulé, il y a quelques jours, dans un hameau du Beauvaisis. Un homme, sous l'empire de l'ivresse, a tué sa femme.

Et cependant, ce crime a produit dans toute la région une grosse impression.

C'est que la victime, mère de cinq enfants, était une de ces femmes courageuses, comme le sont beaucoup de paysannes de France, suppléant à l'absence du mari plus souvent dans les cabarets qu'au travail.

Tous deux étaient Picards, lui, de Thieulley-l'Abbaye; elle, d'Aumont, villages du canton d'Hornoy, dans cette partie du département de la Somme qui avoisine les départements voisins de l'Oise et de la Seine-Inférieure et a déjà un peu l'aspect de la Normandie.

Il avait 45 ans; elle, 47. Ils s'étaient mariés il y a vingt ans et, après avoir vécu quelques années dans le pays du mari, ils étaient allés exploiter, au hameau du Petit-Lihus, la ferme où, étant encore jeune homme, le mari, Edmond Dubos, avait été employé comme domestique.

C'avait été d'abord un gars dur au travail et qui ne se dérangeait pas. Puis, quelque temps avant de se marier, il avait pris l'habitude de boire, et malheureusement cette passion ne fit chez lui que s'aggraver; sa femme n'avait, pour ainsi dire, pas connu de moments heureux, auprès de cet époux brutal, querelleur, vindicatif et le plus souvent ivre.

Pendant la guerre, comme tous les hommes de son âge, Dubos était parti au front; incorporé dans un bataillon de chasseurs, cet être brutal, chez qui l'instinct faisait taire tous les bons sentiments, était devenu un héros et avait obtenu plusieurs citations.

Lorsqu'il revint, sa femme espéra le voir amendé.

Hélas! Il n'en était rien.

Bien vite, le naturel reprit le dessus. Et l'homme redevint aussi brutal, davantage même qu'auparavant.



La malheureuse fermière et ses enfants étaient constamment roués de coups.

Il lui fallait maintenant son litre d'alcool tous les jours.

Et, lorsque l'ivresse s'emparait de lui, il perdait tout contrôle de ses actes, cherchant noise à tous ceux qu'il rencontrait.

Chez lui, c'était pire. Sa femme et ses enfants tremblaient devant ses menaces et craignaient ses coups.

Sa malheureuse épouse avait plusieurs fois été blessée, la brute s'emparant, dans ses moments de colère, de n'importe quel objet pouvant servir d'arme pour la frapper.

Les enfants avaient grandi.

Le fils aîné, Michel, a aujourd'hui 18 ans; les autres se suivent dans l'ordre suivant; Madeleine, 17 ans; Olive, 16 ans; Marguerite,



Au front, Dubos, cet être brutal, était devenu une sorte de héros.

10 ans et la dernière, la petite Marthe, 5 ans. Tous, même la petite, travaillaient à la ferme, aidant au labeur des ouvriers dans les champs.

Un jour, Dubos était parti le matin à Crèvecœur, pour payer une traite. Il fit, comme à l'accoutumée, plusieurs stations dans les cabarets du bourg et lorsqu'il revint, il se tenait à peine, et montrait les poings en proférant des menaces contre des ennemis imaginaires et contre sa femme, ses enfants « qui étaient des propres à rien et le ruinaient ».

Il trouva sa famille à table, achevant de déjeuner...

Sa colère, alors, ne connut plus de bornes : — Eh bien! Quoi?... Tas de feignants!... s'écria-t-il... Vous ne fichez donc rien!... Il faut que je fasse tout?...

Il eut une première discussion avec son fils Michel, qu'il menaça de tuer.

Avec l'idée fixe des ivrognes, il rentra dans sa maison, prit un fusil de chasse et le chargea.

Lorsqu'il revint, son fils avait disparu; il était parti aux champs avec une voiture.

Mais sa femme était là. Montée sur une charrette de blé, elle engrangeait les bottes à l'aide d'une fourche...

L'ivrogne l'interpella. Et comme Mme Dubos lui disait de la laisser travailler, il s'écria :

— Ah! tu te mets contre moi, toi aussi! Eh bien! C'est toi que je vais descendre!...

Et, la mettant en joue avec son fusil, il tira...

La balle atteignit la malheureuse à la gorge, trancha la carotide... Mme Dubos avait été tuée sur le coup...

Le meurtrier sortit, sans plus se préoccuper de celle qu'il venait ainsi d'assassiner.

Il se rendit au village voisin de Prévillers et se mit à boire...

— J'ai tué ma femme! disait-il... Ça lui apprendra!... Et puis je te tuerai tous... tous... Je vais faire une hécatombe.

Il reprit ensuite, sans montrer plus de remords, ni même la moindre affectation, le chemin de la ferme, où il arriva en même temps que les gendarmes de Marseille-en-Beauvaisis, qui l'arrêtèrent.

Bientôt, le Parquet de Beauvais était à son tour sur les lieux et procéda à une première reconstitution du crime.

L'ivrogne, d'ailleurs, ne fit aucune difficulté pour expliquer aux magistrats comment le drame s'était déroulé... On eût dit qu'il s'en faisait presque gloire.

Ce ne fut que le lendemain, en se réveillant dégrisé dans une cellule de la prison de Beauvais, qu'il comprit toute la portée de son crime.

Conduit devant le juge d'instruction, il essaya d'atténuer sa responsabilité :

— J'ai tiré sans savoir ce que je faisais, dit-il... Je n'ai pas visé!... C'est un malheur que la balle ait porté.

Simon BRÉDIER.

## "S'il n'est pas mort, je le tuerai"

Hagenau

(De notre correspondant particulier).

Il y a sept ans, Emilie Schmitt fit la connaissance de M. A. Klein et devint bientôt sa maîtresse. Ils habitaient alors Strasbourg.

Lorsqu'en 1927 Klein vint s'établir comme boucher à Hagenau avec son frère, elle le suivit dans notre ville.

Voici un an, Klein manifesta le désir de reprendre sa liberté pour se marier. A partir de ce moment, les scènes de jalousie ne cessèrent plus.

C'est ainsi qu'elle vint, un soir récent, au bureau de Klein pour le menacer de mort. Ne sachant comment se débarrasser d'elle, Klein se rendit au proche commissariat pour y demander protection. L'agent de service tâcha de calmer la femme surexcitée. Rien n'y fit.

Klein s'était fait accompagner par son frère. Ensemble, ils retournaient au bureau, lorsque la fille Schmitt, qui les avait suivis, braqua soudain un revolver et fit feu. Klein, atteint à la tempe, s'écroula, perdant son sang en abondance.

Emilie Schmitt se pencha

encore sur l'homme qui gisait à terre et, visant la tête, tira de nouveau quatre balles, mais sans réussir, cette fois, à atteindre sa victime.

Un agent de police qui avait entendu les détonations put arrêter la meurtrière auprès du corps inanimé de Klein, dont la blessure ne semblait pas devoir mettre ses jours en danger.

Lors d'un premier interrogatoire par le commissaire de police d'Hagenau, M. Woelfel, la meurtrière fit preuve d'une haine cynique, déclarant même à l'agent qui l'avait arrêtée :

« S'il n'est pas encore mort, je le tuerai quand même. »

Ces paroles semblent témoigner de sa part d'une absolue confiance dans un verdict éminent des jurés du Bas-Rhin, devant lesquels elle aura probablement à comparaître. Elle appuie peut-être son opinion sur le trop grand nombre de crimes dits « passionnels » dont les auteurs ont été absous. Mais Emilie Schmitt n'a sans doute pas pensé que la répétition trop fréquente des crimes de cette nature risque de provoquer un juste revirement dans la juridiction populaire.



Emilie Schmitt fit preuve d'une haine cynique.

W. R.

**POUR 20 fr.**

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 fr. Au comptant 198 fr.

**ÉLÉANT PHONO**

avec 10 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

**UNE MALLETTTE PORTE-DISQUES EN PRIME**

Appareils garantis pouvant jouer tous les disques

**LES MEILLEURS POSTES DE T.S.F.**

POSTE 3 lampes, prenant postes européens, 2 versements de 50 fr. et 12 de 57 fr. SECTEUR, 95 fr. par mois. - VALISE, 130 fr. par mois. - M. UBLE-RADIO, 140 fr. par mois

Appareils garantis fournis complet avec accessoires grandes marques

Ecrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.

La confiance de notre maison repose sur 30 ans d'existence.

**ÉTABLISSEMENTS SOLEA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10<sup>e</sup>)**

Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également, le dim. de 10 h. à midi

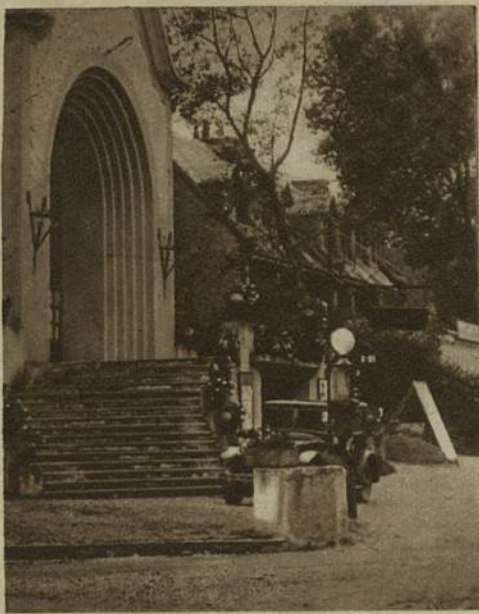
**POUR 34 fr.**

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 50 fr. Au comptant 360 fr.

**SUPERBE PHONO**

Avec 30 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et





Ils volèrent ensuite de l'essence au Casino de Saint-Aubin.

Vous n'avez pas 20 ans ; vous portez un grand nom, vos ancêtres ont illustré l'histoire déjà si belle de notre France. Vous venez d'ajouter à votre fleuron deux pincés-monseigneur — ce qui n'est déjà pas un mince exploit — et vous avez fait pleurer votre grand-père — un vieillard décoré de la Légion d'honneur, ce qui est mieux.

« Il est venu me voir. Il a pleuré, non sur votre sort car il ne lui appartient pas — il n'appartient à personne, hormis aux hommes qui vous jugeront, de le modifier — mais sur votre déchéance. Pourquoi avez-vous fait cela ?... »

Le juge d'instruction du parquet de Bayeux, M. Le Blond, croyait peut-être entendre un pâle et très jeune malfaiteur qu'un gendarme venait d'extraire de la maison d'arrêt et de faire entrer dans son cabinet, le marquis Jean Christian de Montbard.

Le jeune homme ne broncha pas. Il ergo-  
tait.

Ses cambriolages étaient chose toute simple. Les vols d'autos n'étaient que des emprunts.

— Vous ne comprenez pas, monsieur le juge. Ces autos, je les aurais remises à la fin de mes vacances à la place où je les avais volées ; je les empruntais seulement.

Et pour lui c'était un jeu que de s'être introduit dans des villas désertes, abandonnées, d'y avoir volé divers objets.

— Monsieur, dit le juge, je ne comprends pas, il est vrai, car nous ne parlons pas la même langue. Comme vous, la jeunesse m'a touché de sa grâce ; comme vous, j'ai goûté les plaisanteries, les jeux, mais je vois bien à présent que je n'ai jamais eu votre jeunesse, ni la même compréhension de ses amusements. Ce que vous venez de faire s'appelle de la cambriole, de la cambriole dorée, soit, mais d'autant moins excusable. Les bataillons d'Afrique vous guettent, parce que vous n'avez pas vingt ans. Vous êtes perdu...  
■ ■ ■

Le marquis Jean Christian de Montbard n'est pas de ces pauvres hères qu'une femme sans vertu mit au monde, bien longtemps après la fuite égoïste du père. Il a une famille, riche, qui l'a élevé comme un Montbardon doit l'être : collège, vacances à la campagne, joies de l'auto, du tennis, des réceptions mondaines, des parties de chasse. Tous ces artifices et toutes ces gâteries eussent pu le destiner, comme tant d'autres de sa caste, à faire un bon représentant de la « Carrière diplomatique ».

Mais Jean Christian de Montbardon avait d'autres visées. Ces « pions » grotesques, avec leurs lunettes, leur latin, leurs mathématiques, lui déplaisaient et leurs enseignements ne pouvaient entrer dans sa belle mais frêle tête. Au surplus, ils n'auraient pu faire de lui qu'un être médiocre, gagnant médiocrement sa vie — or, il s'agissait bien de cela ; il s'agissait de jouir et vite et complètement de la vie d'après-guerre dans ce temps où toutes les fantaisies étaient permises, où toutes les folies pouvaient mener à la gloire ou à la for-

tune. A l'armistice, il était un garçonnet en pantalon court et cependant qu'autour de lui, une à une, les fortunes scandaleuses issues de la guerre s'effondraient, il rêvait lui, l'adolescent stupide, de jouir éperdument en ne faisant rien.

■ ■ ■

Avec de tels goûts et de telles idées, il est fatal qu'un marquis de Montbardon rencontre sur sa route un Georges Pierre Herpin, agent d'assurances, et qu'après peu de temps ce dernier se fasse appeler Herpin de la Chaussée. Il est même à peu près obligatoirement qu'un prince exotique surgisse. Dans cette affaire, il fut de nationalité hindoue et ses cartes de visite portaient : Prince Serge Nacia Udlindra Surajah Doulah. Que manquait-il au trio ? Quelques jeunes femmes et une véritable canaille.

La crapule, ils la trouvèrent à Paris, on ne sait encore à la faveur de quelle relation de bar ou de terrain de sport : elle s'appe-

ges Richard Herpin de la Chaussée se souvinrent alors de deux enfants, fraîches et jolies, deux sœurs qu'ils avaient rencontrées au Bois de Boulogne. Elles avaient orienté aussi leur vie vers la fainéantise et le « chiqué ».

■ ■ ■

Odette avait 19 ans et sa sœur Geneviève 17. Leur mère les savait belles et voulait les marier. Quand elle apprit que les deux jeunes gens étaient nobles et que le troisième était un prince hindou, elle consentit bien facilement à ce que ses enfants sortissent même le soir et passassent, même la nuit, avec ces riches et beaux estivaants. Plages vertueuses, c'est tout votre vice : d'induire en erreur des mères aimantes mais dont l'esprit est plein de réminiscences de mauvaise littérature où les princes charmants jouent encore un rôle. Ils le jouèrent mais pas dans le sens qu'espérait la mère.

Ils se servirent des jeunes filles qu'ils ne



La prison de Bayeux où les cambrioleurs sont actuellement internés.

prirent même pas la peine d'aimer. Ils sortirent d'une époque où l'on est trop pressé pour cela. Elles étaient le paravent indispensable à leurs exploits et le soir de septembre où Mme Rouxville, gardienne de la villa des Tourelles à Arromanches, les surprit dans le parc de la villa avec les jeunes nobles, elles rendirent à ceux-ci un signalé service.

Ils s'embrassaient dans l'ombre des verts tamaris. « Des amoureux » pensa la vieille femme qui ne les déranga même pas. Mais ces amoureux-là, après avoir volé des serviettes, des travestis et des bouteilles de champagne dans une villa voisine, passèrent dans celle du comte de Pontavice. Les villas étaient d'accès facile. La haute mer, seule, protégeait leurs murs d'enceinte et, lorsqu'elle s'est retirée, c'est un jeu, pour les malfaiteurs, d'escalader les marches de pierre et de pénétrer dans les jardins abandonnés de ces villas.

Ce leur fut facile aussi de convaincre les jeunes filles qu'il s'agissait seulement de s'amuser, de reconstituer une fête d'antan, grâce aux travestis et grâce à la promesse qu'elles verraient des souterrains, des chevaliers momifiés, bardés de fer, des cheminées à l'âtre immense, des plafonds armoriés et des meubles rustiques.

L'expédition commença par la cave d'où furent remontées des bouteilles de champagne que la bande joyeuse épuisa près d'un piano, au deuxième étage de la villa.

Cependant qu'Odette jouait des airs de valse et que sa sœur Geneviève dansait aux bras du prince hindou, Christian de Montbardon enfonçait à coups d'épaule les portes des appartements privés de la villa et faisait main basse sur ce qui lui semblait avoir quelque prix.

Dans le jardin, une amie des jeunes filles, Denise de Saint-Aubin, en costume de folie, continuait de se faire courtiser par le jeune Herpin de la Chaussée.

Le souffle frais du large soulevait les jupes légères et il éteignait le bruit de l'orgie qui, à l'intérieur, obéissait au champagne enivrante, aux danses voluptueuses.

■ ■ ■

Ce furent ensuite d'autres cambriolages : celui de la villa « la Mer », l'essence volée au casino de Saint-Aubin-sur-Mer et qui alimentait leur auto, puis le cambriolage du château de Secqueville et enfin l'arrestation par les gendarmes de Douvres-Débarville des jeunes nobles et des trois jeunes filles par eux corrompues.

Les gendarmes, un soir qu'ils guettaient dans une villa abandonnée, mirent la main au collet des jeunes hommes qui éclatèrent de rire. Les méfaits qu'ils avaient commis, leur paraissaient sans importance ; ils riaient quand on leur imputait le crime d'avoir dévoyé trois enfants ; ils riaient encore quand on leur disait : « Vous êtes perdus : les bataillons d'Afrique vous attendent ».

Mais ils redevenaient graves en songeant que la cambriole, la cambriole dorée était, pour eux, finie...

Marius LARIQUE.



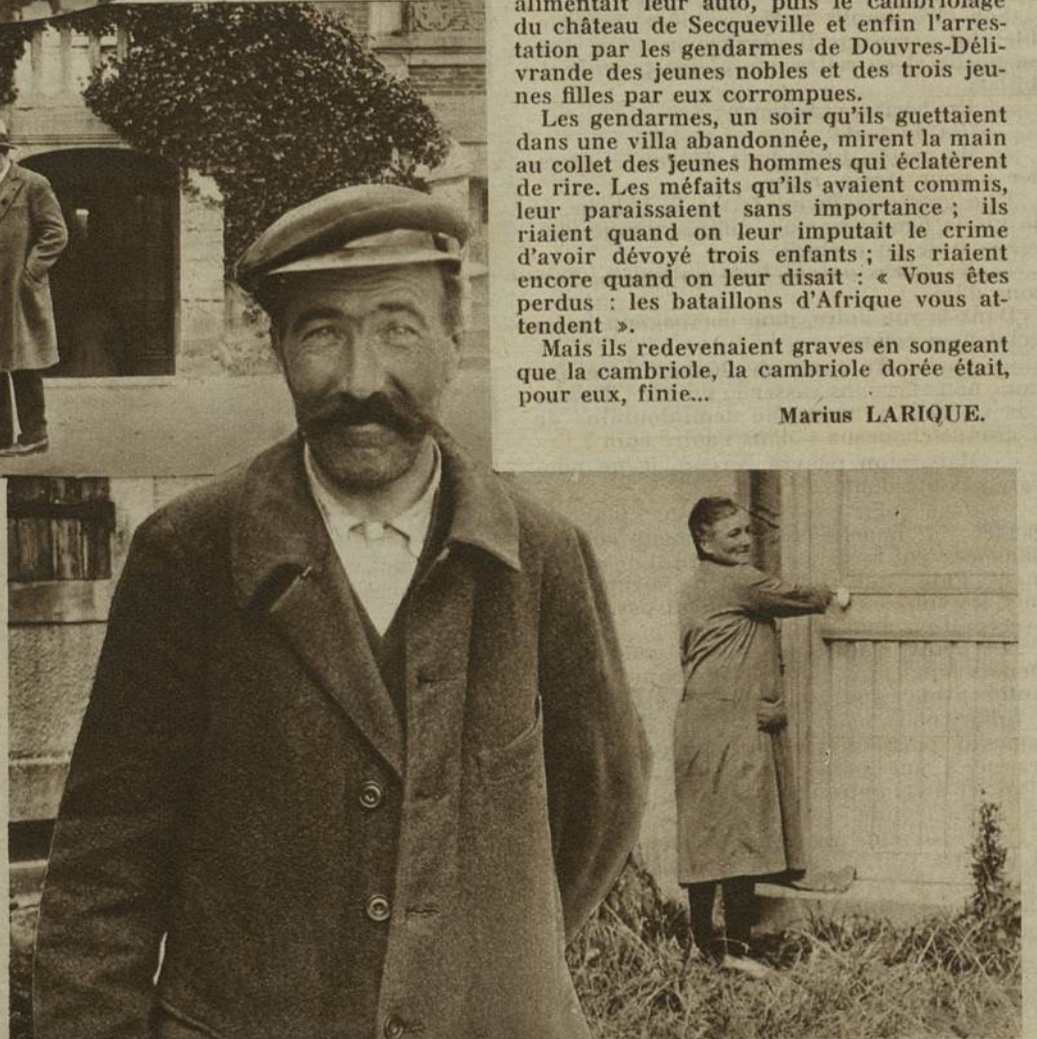
On les surprit près de...

la plage de Arromanches.



Ci-contre A l'ombre des tamaris, la villa des Tourelles.

Ci-dessous : Les gendarmes de Bayeux au cours de leur enquête.



M. Barbey, gardien de la villa « La Batterie », et Mme Rouxville, qui aperçurent les voleurs dans le parc des Tourelles.



Quelques-uns des objets volés par les cambrioleurs.

lait Monroc. Il est encore en liberté, bien qu'on sache à la Sûreté générale qu'une automobile, provisoirement abandonnée au bord d'un trottoir, ne le laisse jamais indifférent, bien qu'on soit à peu près sûr qu'il fournit à nos deux bons jeunes hommes la voiture Citroën n° 9.281 QU 1 volée au mois de juillet, rue du faubourg Saint-Honoré et le 22 août, près de l'Arc de Triomphe, un cabriolet-spider que ceux-ci maquillèrent fort habilement et avec lequel ils firent, en Normandie, un voyage qui devait être mouvementé, agréable, mais qui allait se terminer de fâcheuse manière pour les cambrioleurs dorés.

La canaille ayant fourni l'auto, instrument de « travail » indispensable à tout voleur mondain, donna aussi un conseil qui était bon : « Il vous faut des femmes, bien mises, spirituelles, si vous voulez exploiter la côte. A vous deux, vous passeriez probablement pour des pédérastes, sûrement pour des gens douteux. Ayez des femmes ; faites-vous remarquer avec elles ; vous pourrez tout vous permettre ».

Jean Christian de Montbardon et Geor-





Ci-dessus : L'étranger curieux est attiré par une fille vers un « lokal ».

Ci-dessous : Près du port, les ruelles étroites et sordides se succèdent.

Hambourg (de notre envoyé spécial).

QUEL sortilège m'entraîna ce soir-là vers le quartier du port ? Rien ne me justifiait.

J'aurais dû rester, avec mes amis, mes semblables, à boire le punch suédois sur son lit de glace, dans une belle maison style moderne, ou dans la somptueuse « Speisesaal » du grand hôtel où étaient mes valises.

Mais celui qui a connu les bateaux, les marins et les ports ne les oublie jamais, les hommes joyeux et brutaux, les ruelles pleines du brouillard poisseux et verdâtre qui monte de l'eau sale des canaux, les femmes peintes, laides, dangereuses et touchantes qui attendent, le corps fatigué et l'œil vif, sous les portes ou aux fenêtres, les appels secrets, et l'écho d'un sifflet déchirant dans la rue à côté.

Et je rencontraï Anton dans un petit bar sale, rempli de cette odeur aigre que répandent les restes de choucroute tombés sous les tables. Le même Anton, énorme, emplissant à craquer son chandail bleu, la tête blonde rasée de près, la figure dure et enfantine à la fois, couturée de cicatrices attrapées en Hollande en jouant au « jeu du mouchoir ».

Et il me reconnut tout de suite, lui aussi, malgré mon col et ma cravate ; si bien qu'une seconde plus tard j'étais en son pouvoir, assis à sa table devant un énorme « seidel », la tête fracassée par ses cris énormes et joviaux.

— Alors, Anton, tu ne navigues pas ?

— Tais-toi, mon ami. J'ai trouvé bien mieux.

Son rire emplît la petite pièce, fit trembler les carreaux. Il plongea la main dans sa poche et en retira une pleine poignée de billets.

— Un héritage, Anton ?

— Pas du tout.

— Ma parole, tu es donc devenu « gangster » pour être si riche...

Une grosse main me ferma la bouche, et je vis la figure de mon compagnon se durcir comme un masque.

— Ne parle pas si fort, inabécile... Sortons d'ici.

Dans la rue noire, mon compagnon laissa éclater sa colère.

— Alors ! Tu tiens absolument à ce que nous nous fassions casser la gueule ! Tu n'as pas vu qu'il y avait une demi-douzaine de « grands-chapeaux » dans l'autre coin ?

— Mais, mon pauvre garçon, je ne pouvais pas me douter...

— Il ne s'agit pas de se douter, mais de garder la bouche soigneusement cousue, dans ces coins-ci, me répondit-il brusquement. Parce que si tu l'oublies même une fois, les autres, eux, ne l'oublient pas. Viens avec moi où nous pourrions parler.

Les petites rues tournantes se succèdent. Depuis longtemps, je ne sais plus où je suis ; Anton avance toujours, sans jamais hésiter.

Enfin, nous nous engouffrons dans une impasse particulièrement sombre ; Anton frappe à une petite porte, échange trois mots, et nous entrons dans le réduit le plus banal du monde.

Cela ressemble vaguement à une taverne. Il y a des tables, avec des verres de bière dessus, mais on boit peu. Chose étrange, la plupart des clients, la tête dans les bras, ronflent, assis. Cela tient du caravansérail.

Anton s'est calmé, mais continue à murmurer des mots de reproche à mon intention, évidemment. C'est insupportable.

— Mais enfin, Anton, pourquoi ces démonstrations ? Des « gangsters », c'est bon pour Chicago. Qui a jamais entendu parler,

qui a jamais rêvé de « gangsters » à Hambourg ?

Une expression de pitié sans borne se répand sur les traits de mon ami.

— Ah vraiment ! Il n'y a des « gangsters » qu'à Chicago ?... Tiens, je voudrais que le bel Addi soit ici ; il rirait bien !

— Et qui peut bien être ce Monsieur Addi ?

Anton me regarde quelques minutes sans rien dire, avec une expression curieuse, à la fois ironique et menaçante.

— Ce Monsieur Addi, mon petit gars, le bel Addi, est tout simplement le chef des « gangsters » — ne saute pas — des « gangsters » de Hambourg. Et je t'assure qu'il présente mieux qu'Al Capone ! Et moi, ayant par la force de mes poings et mon intelligence conquis mes galons, je suis quelque chose comme sergent dans cette belle et puissante organisation, appointé régulièrement, et c'est pourquoi je paie, ce soir, les



A peine la police est-elle « gangsters », qu'elle se p...

## "CEUX" DE

consommations. Et comme tu es ici dans le quartier connu spécialement sous le nom de « Gangenviertel », ou « Quartier des Gangs » qui s'étend depuis le « Kontragergang » jusqu'à la Schmuckstrasse, il serait dangereux pour toi de rouspéter.

■ ■ ■

— C'est pas la peine d'ouvrir des yeux comme ça, mon petit gars. Des « gangsters », il y en a partout.

« Pourquoi parle-t-on plus spécialement de ceux de Chicago, et de l'Amérique en général ? Parce que c'est le pays de la publicité, je suppose. Et surtout parce que, grâce à la prohibition, ils sont devenus si riches qu'ils ont acheté quelques gouverneurs d'Etats, et se sont fait fabriquer des automobiles en ciment armé.

« Ça, évidemment, ça nous manque. La bière — et de la bonne bière — coûte ici dix fois moins que la cochonnerie pleine d'éther qu'ils écoulent là-bas à six marks le litre, et tout le monde peut en vendre. Ah ! si on pouvait avoir la prohibition !...

« Mais, malgré ça, on fait des petits coups pas mal, tu sais. On n'achète pas des Gouverneurs, bien sûr ; mais des juges, des maires, des gens moyens, tout de même utiles à l'occasion ; on en a plein un panier.

« Un exemple. Dernièrement, un architecte nommé Vincenz, un des nôtres, pour qui sa profession était plutôt une façade, fut compromis ainsi que sa femme dans une vilaine affaire de mœurs. Ils avaient une fille adoptive, tu sais... Ils s'étaient livrés à quelques fantaisies. Ça leur rapporta cinq ans de prison sans espoir de réduction. Et puis, quelques semaines après, ils étaient libres tous les deux — liberté provisoire, avait-on appelé ça ; mais de ce provisoire qui dure !

« Quelques jours plus tard, un autre de

nos amis accusé de complicité criminelle, puis un troisième...

« Et puis, un beau jour, on découvrit le pot aux roses.

« Tu sais que la ville de Hambourg est gouvernée par un Sénat et que ce Sénat confère le droit de grâce à un Tribunal spécial. Ce droit de grâce est très étendu ; il peut s'appliquer non seulement aux condamnés à mort, mais aux criminels de moindre envergure, et peut aller, dans certains cas, jusqu'à la libération complète et immédiate.

« Le chef du Tribunal spécial était un certain Docteur Noeldecke, et un journal révéla soudain des relations indiscutables entre lui et notre organisation. Il démissionna de son siège ainsi que de son poste. Trop tard. Il y eut une enquête, qui révéla que la grâce de Vincenz lui avait rapporté 20.000 marks, celle des deux complices des « gangsters » 5.000 et 2.500 marks respectivement. A côté de celui-là, découvert par hasard, combien y en a-t-il qui agissent, insoupçonnés ?

« Je t'assure que tout cela est organisé mieux que ne le sont les entreprises américaines. Regarde un peu ce petit fait divers.

Il sortit de sa poche et me tendit une coupure de journal. Je lus :

*Deux encaisseurs d'une importante Compagnie de Navigation viennent d'être les victimes d'un attentat criminel qui a coûté la vie à l'un d'eux. Ils venaient de toucher une somme considérable à la « Kommerz und Privatbank » et se dirigeaient, sortant de cet établissement, vers leurs motocyclettes, quand une automobile élégante stoppa devant eux. Trois hommes vêtus à la dernière mode en descendirent. On entendit une détonation et un des encaisseurs tomba raide mort, tandis que l'autre, aveuglé par le poivre rouge que les trois bandits lui avaient jeté aux yeux, était incapable d'opposer à ses agresseurs la moindre résistance.*

*Malgré des recherches actives, on n'a pas réussi à retrouver la trace des bandits, dont l'auto, volée le jour même, fut retrouvée quelques heures plus tard, abandonnée dans une rue déserte.*

— De la belle besogne, n'est-ce pas ? Et ne croirait-on pas lire le *Chicago Daily News* ?

« C'est tellement bien organisé, tout cela, que nous avons même une petite fête annuelle qui n'est pas piquée des vers, je te prie de le croire. C'est malheureux que tu ne sois pas venu en mars ; je t'aurais invité. Dans le plus chic hôtel de Hambourg, tu sais, et tu aurais vu ton petit Anton en smoking. J'avais loué ce qu'il y avait de mieux ; on aurait dit du sur mesure. Un buffet, mon ami ! Et rien que du Mumm, comme champagne.

« Toutes les petites étaient là, peintes comme pour le travail, avec de belles robes de Paris. Evidemment, il y avait des Messieurs de la police, mais que pouvaient-ils faire ? On leur marchait sur les pieds, simplement. Ah ! il était réussi, le bal de la Corporation des Criminels ! »

*L'objet volé ne reste pas une seconde entre les mains qui l'ont subtilisé.*







est-elle avertie d'un crime des elle se précipite en auto blindée.

et les commanditaires, bien souvent aussi — sont les habitants du « Gangenviertel ». Le commerce des stupéfiants, à partir de la « Markthalle », fleurit, comme dans tous les ports, plus que dans tous les ports. Hambourg est le grand centre d'approvisionnement pour la blanche et mortelle héroïne. La contrebande se pratique presque ouvertement.

Et, naturellement, tous les échanges, tout le commerce clandestin se fait dans ces bars remplis de clients et de vendeurs appropriés, où, attablés devant une bière qui a cessé depuis des heures de mousser, les tricheurs professionnels attendent patiemment le client, que leur amèneront les courtiers des tripots de Hambourg, auxiliaires précieux du crime.

Prostitution ! Nulle part plus que sur les bords de l'Elbe n'est étroite l'alliance entre cette armée et celle du crime ! L'étranger curieux, le matelot en bordée sont repérés

# HAMBOURG

Et ainsi Anton, pendant une grande partie de la nuit, et devant une procession de verres de bière, me révéla avec une fierté de mauvais garçon bon enfant tous les secrets des « gangsters » de Hambourg.

■ ■ ■

Il y a, dans cette belle ville, une grande quantité de cercles sportifs ou musicaux qui s'appellent des « Ringvereine » ou des « Harmonieverbande ».

Ces sociétés sont étranges ; leurs membres se livrent rarement à des manifestations sportives, si modestes soient-elles, et leurs connaissances musicales s'arrêtent pour ainsi dire où elles commencent.

A la vérité, ces sociétés ne sont sportives ou musicales que de nom. En réalité, ce sont des façades pour abriter des nids de criminels.

Elles offrent des avantages importants à leurs membres qui, pouvant déclarer des domiciles légaux, sont plus protégés puisque la police ne peut pénétrer chez eux sans motif plausible et sans risque de violation de domicile. De plus, ils ne peuvent être arrêtés sous l'inculpation de vagabondage.

Ainsi organisés, les bandits sont mieux gardés. Lorsqu'il y a une perquisition, on ne trouve rien de plus qu'en Amérique dans les palaces des grands chefs de l'« Underworld ».

Grâce à leurs locaux disséminés dans plusieurs points de la ville, ils dispersent les efforts de la police et rendent tout contrôle difficile.

C'est dans ces étranges sociétés et associations que se préparent les « coups », dont le point central est presque toujours le port, énorme réservoir toujours plein de fuites, quelques précautions que l'on prenne, bonde de marchandises précieuses et parfois mal gardées ; il suffit de tendre la main pour les saisir.

Des bouges innombrables, innombrables, pullulent à ses abords, et les animateurs —

immédiatement par une légion de filles prêtes à leur montrer les « lokalen » où l'on peut vraiment « rigoler ».

Et si, ensuite, le client empâté d'ivresse se laisse dépouiller de sa montre ou de son portefeuille, l'objet volé ne restera pas deux secondes dans les mains légères qui l'ont subtilisé. Immédiatement, il commence son voyage invisible sous la table, de main en main. Bientôt, il est dehors, et le malheureux peut chercher, porter plainte, remuer ciel et terre.

Demain, chacun recevra la part qui lui revient... de droit.

Les filles sont utiles pour servir d'intermédiaires entre le marchand de drogue et l'intoxiqué.

Mais elles peuvent aussi repérer le bon coup à faire. Le monde du « Gangenviertel » leur fournit en échange aide et asile, et, dans son milieu se recrutent les souteneurs qui les préviennent et les protègent, quand vient la rafle.

— Mais, comme disait Anton, les femmes, c'est toujours dangereux. Elles sont trop impressionnables, tu comprends ; on les retourne comme ça ; on leur fait peur ou on les attendrit en leur parlant de leurs parents, et, un beau jour, on les retrouve en train d'espionner contre vous.

« Imagine-toi le dernier coup que nous a fait la police. Une brigade de femmes-détectives, mon vieux !

« Ça nous a valu quelques sales surprises. Elles se mêlaient à nos femmes, elles leur prodiguaient les gentillesses, elles les faisaient parler et, un beau matin, la police cueillait celui-ci, celui-là. On se méfie, maintenant. »

■ ■ ■

On ne devient pas « gangster » en un jour, à Hambourg. L'esprit militaire des Allemands se manifeste aussi bien dans les classes criminelles que dans toutes les autres. Anton me raconta son apprentissage.

Il avait été obligé de quitter la Hollande parce qu'il aimait trop le « jeu du mouchoir », qui se joue à deux, à l'aide... d'un mouchoir, naturellement, mais enroulé autour d'un couteau, pour empêcher que celui-ci ne s'enfonce trop profondément. Le mouchoir d'Anton, semble-t-il, avait glissé.

Il s'était embarqué à bord d'un navire, clandestinement, naturellement, et, arrivé à Hambourg, s'était réfugié dans le quartier des « gangs ». Il vivait au jour le jour, volant n'importe qui, et finit par être repéré par les réguliers. On l'« incorpora », c'est-à-dire qu'on le nomma membre d'une Société Harmonique quelconque, mais on ne lui donna pas un sou. En compagnie de quelques autres débutants aventureux, il dormait dans des tanières semblables à celle où nous étions, ce soir-là, à boire, mangeait ce qu'il chapardait. Il était apprenti. Telle, paraît-il, est la règle.

On les utilisait la plupart du temps pour « Schmiere stehen », faire le guet, pendant



Ces « grands chapeaux », ce sont les charpentiers de Hambourg, ennemis mortels des « gangsters » auxquels ils livrent des batailles rangées.



Un marin en bordée a bien vite fait de trouver de la société.



Dans la taverne, des clients ronflent sur les tables, la tête dans les bras.

un cambriolage, pour attirer, de concert avec les filles, les clients dans des bouges, pour d'autres services semblables.

Peu à peu, cependant, ils se spécialisaient. On leur apprit la triche, et à se servir des « Kummelblatthen », cartes truquées portant au dos une égratignure pas plus grosse qu'un grain de kummel.

Enfin, Anton se mit en ménage, et réussit un ou deux coups brillants. Sa réputation était faite.

— Je sais bien : il y en a beaucoup, beaucoup qui finissent en prison. Mais pas moi, pas moi. Regarde le bel Addi. Est-ce qu'il est en prison, lui ? Dis plutôt dans sa belle maison, au bord de l'Elbe, avec ses six femmes et ses trois automobiles. Il faut être prudent, voilà tout... et puis se retirer à temps.

■ ■ ■

L'argent qui sert à acheter les policiers, les fonctionnaires et le silence provient de trois sources.

D'abord, il y a les anciens membres enrichis dont les adresses sont soigneusement conservées par les chefs des associations. On ne peut même pas appeler cela du chantage. Simple manifestation de solidarité. Les membres « arrivés » ont bénéficié de l'argent versé par leurs aînés pendant toute leur carrière. A leur tour de payer. Ils sont pris dans l'engrenage et rien ne peut les en délivrer.

Il y a ensuite un système de chantage exercé sur la personne de commerçants, correspondant exactement au « racketeering » américain, quoique de moindre importance, toujours pour les mêmes causes : les « gangsters » sont moins riches, la police est donc moins corrompue et plus efficace, les représailles partant plus à craindre. On ne peut pas jeter trop de bombes dans les devanures.

Enfin, il y a un système de cotisations prélevées parmi les membres des « Ringvereine », et ces cotisations, d'après Anton, sont payées avec une régularité impressionnante.

— On tient à sa peau, n'est-ce pas ? Et si on refuse de contribuer, on n'en a plus pour longtemps à la conserver. Il y a quelques années, quand Weiss était le chef, il exécutait lui-même. C'est ce qui l'a perdu. Les policiers l'ont trouvé un jour, revolver au poing, devant un de ses hommes qu'il venait de brûler. De nos jours, on organise un petit combat dans les rues. Tout le monde a le mot, et seul l'homme désigné reste sur le carreau. C'est un vrai peloton d'exécution.

■ ■ ■

Il était très, très tard, et Anton bâillait comme un volcan. Mais j'avais encore une question à poser.

— Qui étaient donc ces hommes à grands chapeaux et à boucles d'oreille dont tu te méfies tant ?

— Ce sont les charpentiers de Hambourg. Nous les redoutons bien plus que la police. Une haine immémoriale, d'origine oubliée, les dresse contre nous.

« Ils ne sortent jamais sans leur arme préférée, qui est un crochet de fer. Un charpentier qui rencontre un « gangster » et le reconnaît, loin de la police, c'est la bagarre immédiate, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il y a quelques mois, nous avons livré aux charpentiers une bataille terrible, en pleine rue, en plein jour. »

— Et la police ?

— La police regardait, mon petit gars.

Louis BRETT.



Un sortilège m'entraîna, ce soir-là, vers le port de Hambourg, dans le quartier du « gang ».



PAS DE RHUMES L'HIVER, avec le  
**PETIT PAIN DE TORTOSA**  
 SEC DE RÉGLISSE D'ESPAGNE — DIGESTIF ET PECTORAL  
 RÉGLISSERIE DAUPHINOISE, VALENCE (DROME)

**LE BONHEUR...  
 POUR VOUS !**



Depuis 4000 ans  
 les Sages de la Chine  
 enseignent que

**FOU-YU**

CE BIJOU TALISMAN  
 DE **JADE**  
 attire le bonheur  
 sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince  
 50 fr Argent 65 fr  
 125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier  
 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION  
 DIRECTE

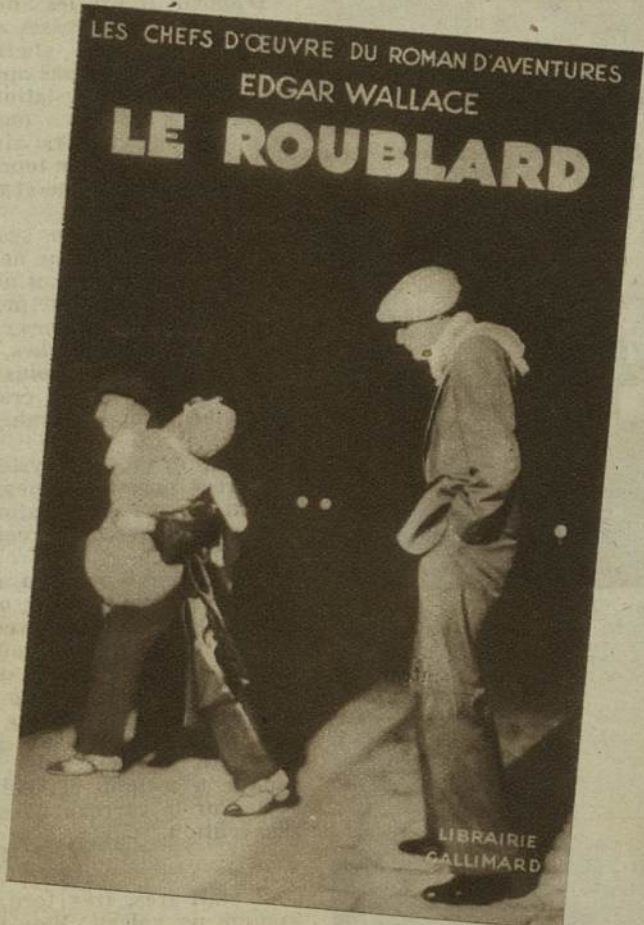
NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

**VOTRE DESTIN**  
 par l'astrologie scientifique

Êtes-vous un père, une mère, ayant à diriger les aptitudes,  
 les tendances bonnes ou mauvaises des enfants ?  
 Un fiancé, une fiancée et voulez-vous savoir le caractère de  
 votre futur conjoint ou de votre future épouse ?  
 Êtes-vous peu favorisé par la chance et voudriez-vous savoir  
 pourquoi, afin d'en supprimer la cause ?  
 Êtes-vous sceptique, mais curieux de vous rendre compte  
 de l'exactitude des prédictions astrologiques ?

**GUY PAULET**  
 Professeur d'Astrologie

Répondra confidentiellement à toutes les questions que vous  
 voudrez bien lui poser.  
 Ecrivez lui en toute confiance (timbre pour réponse).  
 12, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9<sup>e</sup>)  
 A TITRE DE PUBLICITÉ  
 En se recommandant de la présente annonce une étude  
 d'essai d'après la date de naissance sera consentie.  
 au prix spécial de 20 francs.



DANS LA MEME COLLECTION :

EDGAR WALLACE  
 Les Quatre  
 Le Gentleman  
 Le Mystère des Trois Chênes  
 Big Foot  
 JEAN FOURNIER  
 Iggins and Co, Détectives

S. S. VAN DINE  
 La mystérieuse Affaire Benson  
 La Série sanglante  
 L'Assassinat du Canari  
 A. W. MASON  
 Le Reflet dans la Nuit

# DIVERS FAITS

## Un émule de Rème

Strasbourg, (d'un correspondant particulier).

ALAIN de Bernardy de Sigoyer n'est pas un escroc vulgaire. Tout au moins une particularité le distingue de ceux qui ont pour métier de vivre en puisant dans la poche d'autrui. Authentique marquis, le gentilhomme avait trouvé plus moderne de se faire appeler simplement Dumont.

Vers la fin de juillet dernier, venant d'on ne sait où, de Bernardy louait en plein centre de Strasbourg un superbe appartement qu'il meubla somptueusement en alertant les six plus importants marchands de meubles de la cité. Sans plus délier les cordons de sa bourse, d'ailleurs vide, il se vêtit de pied en cape et, ainsi équipé, il parvint à se procurer auto et chauffeur. Une charmante dactylo compléta l'ensemble. L'École Supérieure des langues étrangères et de technique commerciale était fondée.

En deux mois à peine, de Bernardy rafla une centaine de mille francs aux Strasbourgeois trop confiants. L'escroc fila la veille de l'échéance de ses traites pour rejoindre à Paris une belle amie, puis, soit par lassitude amoureuse, soit par crainte du gendarme, il partit pour La Rochelle où de nouvelles amours l'attendaient.

Malheureusement pour lui, la gendarmerie mit fin à la brillante carrière commerciale et amoureuse de M. de Bernardy en l'écrasant, en attendant mieux, dans un infect petit local communal.

Mais l'aventurier ne se tint pas pour battu. Il se déclara malade, fut mis en observation à l'hôpital de La Rochelle, et dans le plus simple appareil — en caleçon — il réussit à brûler la politesse à son gardien.

En caleçon, en plein jour, il est difficile de passer inaperçu dans une ville de l'importance de La Rochelle, mais Dumont n'est pas embarrassé pour si peu. Il héla un taxi, raconta au chauffeur



Alain de Bernardy de Sigoyer, marquis authentique et vulgaire escroc.

qu'il avait été surpris par un mari jaloux, réussit à se procurer d'autres vêtements et c'est tandis qu'il négociait la location d'une auto que la police le retrouva.

De Bernardy n'en serait pas à son coup d'essai. Toujours est-il que notre photographie, qui fut prise quelques jours après sa fuite de Strasbourg, à l'Exposition Coloniale de Paris, ne montre pas cet émule de Rème bourrelé de remords. W. R.

## L'exécution de Roi

DEPUIS son élection à la présidence, M. Paul Doumer avait commué en travaux forcés six condamnations à mort, semblant ainsi remettre en vigueur les grâces systématiques du président Fallières. Aussi le bourreau, M. Anatole Deibler, prenait-il ses vacances en toute quiétude dans sa propriété du Cher.

Mais celles-ci viennent d'être troublées brusquement ; le dimanche 20 septembre, M. Deibler était appelé à Paris, et le mercredi suivant il dressait la guillotine devant la prison des Lisses, à Chartres. La tête de Roi, l'assassin de Courville, allait tomber.

Deux détails saisissants : la veille de l'exécution, le jeune bandit avait reçu de sa mère une lettre débutant par ces mots : « Mon pauvre petit, j'ai appris que tu avais été reçu par le président de la République. »



Le jeune bandit Roi, l'assassin de Courville.

Quelques instants plus tard, insouciant, Roi dessinait avec des haricots, sur le pavé de sa cellule, une sorte de cercueil au milieu duquel il avait écrit : « Ci-gît Roi de Courville » (sic).

Réveillé en sursaut, vers 5 heures, il raila : « Bast ! faut pas s'en faire pour ça ! », et il se vêtit. Confession, messe, cigarette, rhum, toilette, tout cela dansa fantastiquement devant ses yeux et, comme l'angelus sonnait à grande volée à la cathédrale, il apparut dans le brouillard, affreusement pâle...

— Courage, courage, mon enfant, Dieu est avec vous ! cria le prêtre.

— Mais oui, mais oui, monsieur l'aumônier, répliqua simplement le malheureux.

Ce fut tout. Deibler a regagné la province. En reviendra-t-il encore pour le D<sup>r</sup> Laget ?

E. G.

## La dépecée du Liban

Beyrouth (de notre correspondant particulier).

LE gardien des vignes du petit village de Aynab, non loin de la luxuriante petite ville d'Alay, au pied du Liban, rentrait chez lui, le matin du 3 août, après sa garde de la veille. Ayant quitté le sentier qui descendait des vignes, il gagna la grand-route. A peine avait-il fait quelques pas qu'il remarqua des traces de sang.

Il les suivit et découvrit bientôt une couverture ensanglantée, des marques de pas, un peigne, un soulier...

Plus loin, au pied d'un grand olivier, gisait le cadavre d'une femme ou plutôt un paquet de chairs informes. La tête, probablement écrasée par une énorme pierre, était en bouillie. Les jambes, presque complètement détachées du corps, étaient sectionnées près des genoux ; les seins avaient été sauvagement arrachés de la poitrine et le buste et les jambes étaient hachés en d'ignobles tronçons.

Horriifié par un pareil spectacle, le garde appela



La luxuriante petite ville d'Alay, au pied même du Liban.

au secours et se précipita au poste de police le plus proche, où il fit part de sa découverte.

Quelques minutes après, les enquêteurs furent sur les lieux. Essayer de reconnaître la victime, il n'y fallait pas penser, car la tête, défigurée, empêchait toute identification. Mais on présuma que ce devait être une jeune femme de 25 ans environ, brune, jolie, et qui portait des cheveux longs tordus à l'ancienne mode. Ses mains étaient soignées, ce qui laissait supposer que la victime n'était pas une paysanne. Appuyait cette hypothèse, la constatation qu'elle portait un manteau de soie noire enjolivé de fourrure blanche au col et aux manches, ainsi que, sous ce manteau, une robe en voile violet, imprimé de fleurs rouges et vertes. Mais, détail vraiment étrange, ses "dessous" étaient tout ce qu'il y a de plus vulgaire : ils étaient faits avec de la toile blanche rugueuse façonnée avec de la dentelle grossière. Elle était chaussée de bas de soie couleur chair. A quelques pas du cadavre, un petit mouchoir blanc était jeté ; dans un des coins, deux initiales : J. F.

L'autopsie des débris humains révéla que la victime pouvait avoir 25 ans ; qu'elle n'avait jamais été enceinte ; que la couverture avait servi à envelopper le corps après l'assassinat et, par conséquent, que la victime avait été tuée, dépecée, enveloppée dans la couverture, puis transportée dans une automobile jusqu'à l'endroit où elle avait été trouvée.

On fit des recherches dans tous les villages voisins ; personne ne manquait ; personne n'avait perdu ni sa sœur, ni sa femme, ni sa fille. On montra les souliers et les vêtements aux habitants, aux tailleurs et aux cordonniers : personne n'en connaissait la propriétaire.

Quant aux mobiles de l'assassinat, on commença à chuchoter qu'il s'agirait de la vengeance d'un mari jaloux ou d'un amoureux éconduit, car l'assassin s'est acharné sur les parties sexuelles de la victime.

On arrêta tous les chauffeurs du village et des alentours. On les questionna et l'on examina leurs voitures. Aucune trace de sang. On fut donc obligé de les relâcher.

Plus que jamais, le mystère est plus difficile à résoudre.

Espérons cependant que le ou les monstres qui n'ont pas reculé devant l'atrocité d'un pareil crime ne resteront plus longtemps impunis.

ABDUL.



# AU ROYAUME DE LA "FOURGUE"

« Messieurs les juges, vous acquitterez mon client. Poussé par la camaraderie qui l'unissait au voleur qui est aussi devant vous, il a consenti à garder chez lui les couverts en argent volés. On les a trouvés à son domicile, c'est vrai, mais ce n'est pas un recéleur professionnel. Seule, l'amitié l'a fait faillir. »

Les juges ne répondirent pas à l'espoir de l'avocat. Ils condamnèrent durement le recéleur. Je crois qu'ils eurent raison. S'ils avaient moins d'endroits où « fourguer » la camelote volée, les malfaiteurs seraient moins agissants. On verrait moins d'appartements forcés, de villas cambriolées s'il existait moins de réparateurs, moins d'autres où s'entasse le butin, d'où il s'écoule.

Nichée dans la porte cochère d'un ancien hôtel, la boutique du brocanteur — ahurissante échoppe — tenait à la fois du bouge et du meublé borgne à cause du globe blanc qui, dès la tombée du jour, répandait au-dessus de l'enseigne une trouble clarté. La rue elle-même, une rue silencieuse du IV<sup>e</sup> arrondissement, bordée de bâtisses lépreuses aux corniches rongées par une froide humidité, ne manquait pas de caractère. Pareilles maisons suintent le mystère.

Mains dans les poches, je contemplais l'étalage, amusé par l'amas confus d'objets hétéroclites, parmi lesquels je remarquai, juché sur l'angle d'une vieille bible, un chandelier régence en argent massif d'une ligne harmonieuse et pleine.

J'entraî. Un petit homme s'empressa, méfiant et obséquieux.

Il tournait autour de moi, d'un perpétuel mouvement. Derrière ses lunettes je devinais une paire d'yeux petits, vifs et sournois.

Je demandai :  
— Qu'est-ce que vous voulez de votre chandelier ?

Il étendit le bras, s'empara de l'objet, le flaira, le tourna dans tous les sens, le soupesa, le caressa de l'œil et de la main, le frotta de l'ongle, hocha la tête, ouvrit la bouche et la referma.

— Allons ! Décidez-vous... Pensez que j'achète la paire...

— La paire ? se récria-t-il. Ce n'est pas possible !... C'est une pièce unique...

— Dans ce cas...

Il coupa ma retraite... « Mais d'ici huit jours... »

Une semaine plus tard, je reçus la lettre suivante :

Monsieur,  
J'ai actuellement en magasin l'article qui vous intéresse, deux chandeliers Régence dont je garantis l'authenticité, en argent massif et ciselé. C'est une véritable occasion, la personne qui les possède étant obligée de s'en débarrasser pour des raisons de famille.

La signature était illisible et le cachet de la poste prouvait que l'enveloppe avait été mise à la boîte dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement. Tant de précautions me semblèrent étranges. Insuper, le rapprochement s'opéra dans mon esprit avec un court fait divers lu, la veille, dans un journal :

Au cours de l'avant-dernière nuit, des cambrioleurs se sont introduits chez M. V..., rue Ernest-Renan, M. V... étant momentanément absent, les malfaiteurs purent opérer en toute tranquillité. Entre autres objets ils se sont emparés d'une paire de chandeliers régence en argent massif ciselé, dont la valeur dépasse...



Dans son échoppe d'antiquaire, le petit homme s'affairait.



Le recéleur de bécanes est, le plus souvent, un « commerçant » du marché aux puces.

Chez un brocanteur de la Villette, je fus témoin d'une scène édifiante.

— Vous m'apportez là deux pardessus, un complet veston usagé, un smoking, du linge de femme, deux rasoirs et douze petites cuillères en métal...

— En argent, rectifia d'une voix étranglée le vendeur, un mince voyou de dix-sept ans.

— Soit, en argent...

— Et qu'est-ce que vous m'offrez de tout cela ?

Le marchand ne répondit pas. Un à un il déplaça les vêtements, les examina à fond, soupesa les petites cuillères et finit par dire avec une nuance de suprême dédain :

— Qu'est-ce que vous en demandez ?

— Cinq cents francs, murmura le jeune homme.

D'un geste vif, le brocanteur rassembla les marchandises comme pour en faire un paquet. — Rempotez... Ça ne m'intéresse pas... Je vous en donne cent cinquante francs...

Sans laisser à l'autre le temps de réfléchir, il lui glissa les billets dans la main, le poussa vers la porte, soupira : — Ah ! jeunesse ! leva les épaules, et, s'adressant à moi :



Un cambriolage bien combiné se fait d'accord avec le « fourguerie ».

— Des clients pareils, m'expliqua-t-il, on ne va quand même pas courir après...

Les « professionnels » manœuvrent avec plus d'habileté. Quand ils préparent un coup, ils assurent un débouché à leur butin. Dans la plupart des cambriolages bien combinés, les recéleurs pressentis acceptent d'avance la marchandise et fixent approximativement leurs prix.

S'il est pincé, les risques du recéleur sont graves. On sait que, depuis le 12 mai 1915, le délit de recel n'est plus considéré comme un cas de complicité mais comme un délit spécial qui peut être puni d'un emprisonnement de un an à cinq ans.

Un soir, dans une boîte de Montmartre, je remarquai un jeune danseur « mondain » qui évoluait avec grâce au bras d'une souriante matrone parée comme une chasse et dont le bras était garni de larges bracelets de brillants. J'en comptai six, tous d'une grande valeur. Vint le tango : les lampes électriques s'éteignirent et les couples évoluèrent dans une pénombre rougeâtre qui favorisait les rapprochements. Tout à coup je vis distinctement la main du jeune garçon s'appre-



Les juges des Chambres correctionnelles punissent durement les recéleurs.

santir sur le bras de sa compagne. Le geste ne dura qu'une seconde. Quand l'électricité se ralluma, la dame ne possédait plus que cinq bracelets.

L'escamotage avait été si habile que je crus m'être trompé. Mais, une demi-heure plus tard, la dame s'aperçut de la disparition du précieux bijou et mena grand tapage.

Le danseur paraissait plus affecté que les autres et c'est lui qui proposa le premier d'alerter la police. Je me serais étonné si je ne m'étais pas souvenu tout à coup d'un jeune garçon très correct qui était venu tout à l'heure au bar et avec lequel le danseur avait échangé quelques mots. Ils avaient même joué une partie de poker dice et le danseur, qui perdait un paquet de cigarettes, l'avait tiré de sa poche et remis à l'inconnu.

Vendre ensuite le bijou ainsi dérobé n'est qu'un jeu d'enfant, car Paris a aussi ses bijoutiers marrons qui travaillent en petites boutiques.

Vienne le soir et ces boutiques s'ouvrirent pour d'étranges visiteurs. Ils pénétrèrent dans la pièce du fond. Sur une table, s'alignent la petite balance, les pinces, tous les outils du joaillier sans oublier un bizarre creuset traversé par un fil électrique, et capable de fondre tous les métaux. Le marché ne traîne pas. Quelques minutes plus tard, l'inconnu s'en va et, derrière lui, la porte est verrouillée car nul, n'est-ce pas, n'a besoin de surprendre l'honnête commerçant pendant qu'il dessertit les pierres, range les brillants dans sa collection et amalgame les montures dans un bloc de métal anonyme.

Dessertis, fondus, méconnaissables, les



Les autos sont également sujettes au maquillage que l'on pratique dans certains garages, près du Bois.

joyaux volés ne moisissent pas en France ou les risques de la revente demeurent trop grands. L'avion qui relie le Bourget à Londres emmène parfois un élégant gentleman. A Londres, le voyageur gagne la Cité, pénètre dans une arrière-boutique, et, là, fait jouer le ressort de sa mallette à double-fond. Diamants, émeraudes, perles, rubis apparaissent dans leur luxuriante splendeur... Demain, ils seront mis sur le marché de Londres où des vendeurs anglais de bonne foi les proposeront aux diamantaires de France.

Moins nombreux, les recéleurs de titres opèrent cependant à Paris avec une audace extraordinaire. Tout « professionnel du cambriolage », et particulièrement les perceurs de coffres, possèdent parmi leurs relations l'adresse d'un ou deux faussaires auxquels ils savent pouvoir, en toute sécurité, repasser les titres volés.

Le vol des bicyclettes est à la base du métier de malfaiteur. De tous les larcins, c'est en effet le plus simple, le plus commode à exécuter.

Le recéleur de bécanes est le plus souvent un « commerçant » du marché aux puces. Là, le vélo possède un cours bien établi tout comme en Bourse les actions de la Banque de France. Avant la guerre, il valait sept francs cinquante.

Depuis, les prix ont augmenté et pareille occasion peut atteindre quarante-cinq francs car il faut tenir compte des frais de maquillage. Maintenant, rien n'empêche le « bécanier » de démonter la machine et de tenter, en la cédant pièce par pièce, d'en tirer meilleur profit.

Les autos sont sujettes aux mêmes trafics, à la différence près qu'ils sont plus importants puisque, chaque jour, rien qu'à Paris, une dizaine de voitures disparaissent.

Le quartier général des recéleurs de voitures volées se trouve du côté de la Porte Maillot, à deux pas du bois de Boulogne. Là, les garages foisonnent et, dans leur nombre, il s'en trouve certains dont les peu scrupuleux directeurs ne savent point repousser une bonne affaire.

— Ta voiture ?... Trois billets ? Ça colle ?

Il arrive parfois que l'auto volée sorte de Paris et gagne la banlieue à seule fin d'être démolie. Le travail de maquillage serait trop onéreux. Mieux vaut l'écouler aux amateurs par pièces détachées. Qui veut une paire de pneumatiques, un jeu de phares, des batteries d'accumulateurs, un dynamo, un compteur de vitesse, une lampe de bord ? Adressez-vous sous ce hangar où des débris de voitures s'alignent en bon ordre. Voyez les prix, examinez, pesez : nulle part à Paris vous ne trouverez meilleur marché...

En perquisitionnant chez un bricoleur du côté de Vanves, m'a dit M. Badin, commissaire à la Police Judiciaire, j'ai trouvé trois mécanos qui démolissaient une voiture volée la veille et dont je connaissais le numéro.

« Pris sur le fait, mes bonshommes ne purent nier. Ils se mirent alors à protester de leur bonne foi. Soudain, j'aperçus dans un coin une demi-douzaine de plaques de voitures. J'en notai les numéros : chacun d'eux correspondait à celui d'une auto volée. »

Le crime lui-même possède ses recéleurs qui, arrêtés, peuvent être sévèrement punis. Le fait de garder, ne fût-ce que quelques minutes, un corps assassiné, sans prévenir la police, constitue un délit particulier que le code pénal désigne sous le nom de recel de cadavres.

Souvenez-vous. L'affaire Mestorino n'est pas si vieille et c'est pour recel de cadavre que Suzanne Charnaux, la belle-sœur du joaillier, fut condamnée à deux ans de prison.

Le fait de cacher chez soi des individus poursuivis par la police constitue un recel de malfaiteurs. Celui qui achète un paquet de cigarettes passé en fraude devient un recéleur de marchandises de contrebande. L'amant qui détourne une femme mariée de ses devoirs et dépense avec elle l'argent qu'elle a dérobé au domicile conjugal n'est autre qu'un recéleur et peut, comme tel, être sévèrement puni.

Jean MARÉZE.



Dans une boîte de Montmartre je remarquai un jeune danseur mondain.



# HOMMES



Le professeur Giulio Canella, photographié en Macédoine, pendant la guerre.



Félix Bruneri, avec une barbe teinte, ressemblait étrangement à son frère.



La foule, à l'entrée de la Cour d'appel de Florence, au moment du procès.

DANS quelques jours, les juges italiens auront à prendre parti dans les controverses passionnées qu'a soulevées, dans toute la péninsule, l'énigme de la double existence du professeur Canella.

Déjà les passions se déchaînent. Un mouvement d'opinion, analogue à celui que provoqua chez nous telles affaires retentissantes, la culpabilité du capitaine Dreyfus, par exemple, ou les crimes mystérieux de Landru, anime de l'autre côté des Alpes les esprits curieux. Le professeur Canella, nouveau docteur Jekwill, n'eût-il pas deux femmes se disputent et qui vient d'être condamné sous le nom de Bruneri ? Le condamné Bruneri n'est-il au contraire qu'un simulateur et n'a-t-il pas usurpé le nom du professeur Canella, disparu pendant la guerre en Macédoine ? Canella et Bruneri, enfin, ne sont-ils pas un seul et même homme et le professeur Canella, nouveau docteur Jekwill, n'eût-il pas une double personnalité comme le médecin qui, dans ces dernières années, acquit sous le nom de Jack l'éventreur une triste célébrité ? Telles sont les données de cet étrange problème et la dernière hypothèse, pour romanesque qu'elle soit, entraîne des adhésions inattendues. Relevons sans nous prononcer l'image pittoresque qu'elle nous présente d'un grave professeur de philosophie. Imagine-t-on le professeur Canella, abandonnant avec une régularité hallucinante son palais de Vérone, son foyer, pour aller vivre d'une autre vie, dans un faubourg de Milan, sous les habits d'un ouvrier, ayant là une autre femme s'enivrant dans les trattorias avec des filous et des filles et se faisant condamner pour escroquerie sous le nom de Mario Bruneri ?

Comme tous les voyageurs qui traversent l'Italie, je me préoccupais l'autre jour de cette énigme surprenante et on me donna le conseil de m'arrêter à Vérone pour y chercher la vérité. Je n'en connaissais que peu de choses, c'est-à-dire ce que les journaux français ont publié ; tout au plus savais-je que le grand écrivain fran-

çais, M. Henry Bidou — à l'exposé duquel les commentateurs futurs de l'affaire Canella devront toujours revenir — avait émis dans le Temps un doute favorable à la révision d'une affaire qui a entraîné la condamnation d'un homme peut-être innocent. Je savais aussi que le malheureux qui depuis trois mois est emprisonné sous le nom de Mario Bruneri, continue toujours à revendiquer la robe et l'honorabilité du professeur Canella et que, ne pouvant se faire entendre de la justice des hommes, il en appelle maintenant au jugement de Dieu.

Comment l'affaire était-elle née ? Pourquoi et par suite de quelles circonstances mystérieuses n'est-elle pas élucidée après six années de recherches ? C'est ce que je demandais à mes amis, en arrivant à Vérone. Leur récit m'impressionna d'autant plus qu'ils me firent voir, sur les promenades de l'Adige, la compagne du professeur Canella et ses fils, qu'ils les interrogèrent devant moi, provoquant leur exaltation et leur détresse.

L'énigme du professeur Canella fut révélée par un incident banal, il y a un peu plus de cinq ans, à la mi-février 1926. Ce jour-là, des israélites de Turin, qui étaient venus rendre visite à leurs morts, aperçurent un homme mal vêtu qui errait parmi les tombeaux.

Cet homme avait l'apparence d'un déclassé. On remarquait sa barbe hirsute, ses grands yeux blancs. Il avait des chaussures éculées ; sa peau se voyait sous sa veste, maculée, noirâtre, comme s'il n'avait point de chemise. Sa mise était celle d'un mendiant : vêtements déchirés. Quelqu'un qui le vit se pencher sur une tombe, y dérober un vase funéraire, n'eut point de doute qu'il s'agissait d'un voleur. Il alerta les gardiens du cimetière. On poursuivit le vagabond. Il fut arrêté comme la nuit tombait, alors qu'il était écroulé sur une dalle. Une extrême lassitude l'avait vaincu...

Les gardes municipaux qui l'emmenèrent à la prison ont, depuis, témoigné que le voleur donnait l'impression de n'être pas maître de sa pensée. Il faisait des mouvements désordonnés ; il prononçait des mots sans signification et sans suite. On en retint de deux sortes : « Je ne sais pas », murmurait-il, et aussi : « Douleurs...

Inénarrable ! ». Vainement, on chercha dans ses poches des pièces d'identité. On n'y trouva qu'une carte postale, sans adresse, portant quelques mots : « A mon cher papa, son fils affectueux » et une signature « Giuseppino ». Vainement, on essaya de faire parler l'homme sans souvenirs...

Un typographe voleur, connu sous le nom de Mario Bruneri, fut-il enfermé en même temps que le dément, dans la prison de la ville ? Les amis de Canella et sa femme elle-même l'ont prétendu, affirmant que cette coïncidence avait pu égarer la justice. Quoiqu'il en soit, le vagabond fou fut couché sur les registres de la police, sous la mention « inconnu ». Des inspecteurs de police furent chargés pendant plusieurs semaines de retrouver sa famille ; il ne fut pas possible au malade de leur donner le moindre appui. « Simulation ! », ont pu déclarer, plus tard, les ennemis de Canella. Ce délit ne fut pas retenu en tous cas par les carabinieri et le 10 mars 1926, au matin, l'emprisonné vit s'ouvrir la porte de sa cellule. Deux solides infirmiers lui prêtèrent le bras. La voiture particulière aux fous le conduisit à l'asile de Collegno, où règne, maître incontesté des déments, le savant professeur Rivano.

Un rapport du médecin légiste de Turin, le Dr Brey, l'avait précédé. Ce rapport précisait que le malade inconnu était atteint de troubles mentaux, caractérisés par des symptômes d'agitation délirante et des idées de suicide. « Malade dangereux à interner », concluait le médecin. On plaça donc l'inconnu dans la quatrième division de l'asile, où sont enfermés les agités. Il n'y resta pas longtemps, car son délire diminua rapidement. Il fut bientôt possible de lui donner une liberté relative ; l'inconnu faisait de longues promenades et, comme il avait abandonné toute idée de passer de vie à trépas, il lui fut permis de s'enfermer dans la bibliothèque.

Il était très docile. Il lisait. Tous les livres de littérature et de philosophie qui étaient à l'asile y passèrent. Dante fut son auteur favori. Le professeur Rivano, profitant du réveil d'un esprit paralysé, interrogeait parfois son malade sur son existence passée.

— Qui suis-je ? répondait-il. Qui me le dira ?

Ci-contre : Cet homme sans nom est-il Canella ? Est-il Bruneri ? Ci-dessous à droite : Le fils du professeur Canella.

Je ne sais pas. Aidez-moi, docteur !

Le Dr Rivano tenta sur lui des expériences qui, de par la loi, sont défendues. Il l'endormit à l'éther et l'interrogea pendant son délire. L'inconnu ne retrouvait pas son nom. De guerre lase, en 1927, les psychiatres de Collegno se décidèrent à répandre la photographie de l'inconnu, comme en France le ministre des Pensions l'a fait dès 1919 pour les trois soldats inconnus et fous, dont je parlerai par la suite, et qui, eux aussi, étaient des hommes sans nom. La photographie du dément parut donc le 6 février 1927 dans la *Domenica del Corriere*, journal illustré italien à grand tirage. Une légende expliquait l'image bizarre. « Qui connaît cet homme ? Il est interné dans le Manicomio de Turin. Il lui est impossible de faire connaître son nom et son pays d'origine. Il parle correctement l'italien. On peut supposer qu'il s'agit d'une personne distinguée et cultivée, âgée d'environ quarante-cinq ans. »

Il n'est pas de meilleurs historiographes de leur temps que les journalistes. C'est à un rédacteur de la *Stampa* que l'on doit les premiers renseignements que l'on ait publiés sur l'homme sans nom. Sitôt que l'annonce eut paru, il vint à l'asile. Il dévisagea longuement l'inconnu, qui avait la barbe blonde, les yeux clairs. Il lui posa des questions auxquelles les médecins ne pensent pas et qui les éclairaient. L'inconnu lui révéla qu'il avait lu beaucoup de livres, qu'il avait voyagé.

— Où. Je ne puis le dire ? murmurait-il. Ai-je une famille ? Cela est certain. Sans doute, en laissant publier ma photographie, me suis-je soumis à une dure épreuve, car on va me croire fou et personne ne voudra me reconnaître. Cependant, si je n'ai pas de nom, pourrais-je jamais sortir de l'asile, trouver un emploi, vivre loin des déments dont les cris me donnent une si grande terreur. Qui suis-je ? Il y a si longtemps que je me pose cette question sans pouvoir la résoudre ? Ceux qui me reconnaîtront auront-ils pitié de moi ?

Le docteur Rivano témoigna que son malade consultait chaque jour le calendrier dans l'espoir que la liste des saints le ferait ressouvenir de son prénom. Il témoigna aussi que l'inconnu ne se laissa pas circonvenir par toutes les femmes éplorées qui, ayant un fils, un mari disparu à la guerre étaient prêtes à adopter un malade, fût-ce sur une vague ressemblance. Il assista à l'entrevue que le professeur Renzo Canella, de Vérone, eut avec le dément. Le frère de Renzo, M. Giulio Canella, avait disparu en Macédoine, et, d'après la photographie publiée, il avait une vague ressemblance avec l'interné.

— Est-ce mon frère ? murmura Renzo. Il s'exprime de la même manière. Sans doute, la maladie l'a changé. Mais, il me semble reconnaître ses traits.

Le professeur Rivano nota ce soir-là, sur son registre, ces mots : « L'homme sans nom ne serait-il pas le professeur Giulio Canella, de Bologne ? Cela paraît vraisemblable. » Sur ces entrefaites, on fit venir à l'asile un médecin-major, le Dr Cantalupi, qui avait été le camarade de régiment de Giulio Canella. Cantalupi reconnaît le fou.

— N'est-ce pas toi, amico Giulio ? Ne portais-tu pas, sous ta chemise, à Salonique, un bien étrange harnais ?

— Veux-tu parler du cordon du Tiers-Ordre de Saint François d'Assise ? murmure l'inconnu.

Le détail est exact. Cantalupi en est frappé. A partir de ce moment, tous les anciens amis de Canella viennent à l'hospice de Collegno, voir l'homme sans nom. Chacun fait préciser par le malade un détail de sa vie antérieure. L'un, lui fait réciter le thème d'un livre qu'ils ont autrefois lu ensemble ; un autre lui fait

C'est à Florence que





# SANS NOM

reconnaître des photographies de la Grèce, qu'ils ont, pendant la guerre, prises de concert. Enfin, la femme de l'ex-professeur Canella, qui jusque-là a cru son mari disparu, c'est-à-dire mort, est introduite dans l'asile. On lui fait voir le dément d'une fenêtre, puis de plus près, à travers un trou fait dans un paravent. Elle défaille.

— Lui, Giulio, c'est lui !

L'expérience ne paraît pas probante au professeur Rivano. Il oblige la femme du disparu Canella à se mêler à la foule du dimanche, qui vient voir les fous, et à se tenir immobile et silencieuse sur le passage de l'homme sans nom. L'inconnu la dévisage ; il s'arrête tout interdit. Il manifeste une soudaine agitation quand on veut lui faire poursuivre son chemin. La femme, fidèle à la promesse qu'elle a donnée, essaie de garder un visage indifférent ; elle détourne son regard. Cette manifestation de mépris paraît faire une grande impression sur l'inconnu. Il se laisse tomber sur un banc du jardin et ses compagnons de démente, ses infirmiers, le voient pleurer. On l'entend murmurer :

— Ce n'est pas elle, non, il n'est pas possible que ce soit elle. Car, si elle m'avait reconnue, elle se serait jetée dans mes bras !

Le professeur Rivano exulte. Il croit avoir découvert la véritable personnalité de l'homme sans nom.

Un peu plus tard, Mme Canella et l'homme sans nom sont réunis dans son bureau. Mme Canella, surprise de sa découverte, a la gorge serrée, tellement qu'il lui est à peu près impossible de prononcer un seul mot. L'homme sans nom a les yeux pleins de larmes. Tendrement, comme un enfant, il caresse avec précautions sa femme retrouvée. On croirait qu'il a la crainte de lui déplaire. Il murmure :

— Pourquoi restais-tu silencieuse ? J'ai pensé que tu ne voulais plus me voir. Il y a si longtemps que je te cherche. Pourquoi n'approchais-tu pas ?

Tel est le récit que font les familiers, les amis du nouveau professeur Canella, récit sans doute partiel et romancé, il convient de le dire. Ceux qui prétendent au contraire que le prétendu Canella n'est, en réalité, qu'un typographe voleur, connu depuis longtemps par les questures du royaume sous le nom de Mario Bruneri et condamné par la justice régulière pour escroqueries, haussent les épaules lorsqu'on leur raconte cette histoire. Ils disent :

— Le professeur Rivano était enchanté de se débarrasser d'un homme qu'il considérait comme un malheureux en lui trouvant une famille. L'homme sans nom n'était, en réalité, qu'un simulateur ; il savait que, si la police réussissait à découvrir son véritable nom, elle lui demanderait un compte sévère de ses méfaits passés. Il a satisfait avec joie à l'hallucination d'une femme, à qui une ressemblance fortuite a pu faire croire qu'elle retrouvait un mari. Il a compris en outre qu'il faisait une excellente affaire, puisque Mme Canella est fortunée.

Il faut croire qu'à certains détails d'anciens compagnons de Giulio Canella ne reconnurent pas leur ami, car peu de temps après que l'inconnu, enfin identifié, eut regagné le palais Canella, à Vérone, la presse catholique italienne enregistra leurs critiques. Ces dénonciations eurent d'autant plus de poids que le véritable Canella, au cours de son existence ancienne, se rangeait parmi les militants, voire parmi les espoirs du parti clérical. Une polémique s'ouvrit, où les partisans de l'homme enfin reclassé perdirent la première manche. On reprochait au nouveau Canella d'avoir oublié le grec où, avant sa disparition, il excellait. Il connaissait il est vrai le latin, mais, en certaines matières, il était d'une ignorance surprenante. A cela les amis de Canella répondirent du mieux qu'ils

pouvaient, disant que leur malade n'était peut-être pas complètement guéri et qu'un traumatisme aussi important que celui qu'il avait subi ne pouvait pas ne pas laisser de traces...

Pendant ce temps — c'était au 1<sup>er</sup> mars 1927 — l'ex-pensionnaire n° 44.170 de l'asile de Collegno vivait dans un état de tranquillité absolue, en compagnie de sa femme et de ses enfants retrouvés. Ils avaient quitté Vérone pour Desenzano, une petite localité située au bord du lac de Garde. Là ils confrontaient leurs souvenirs et les réaccordaient. Mme Canella avait chaque jour la conviction plus forte d'avoir retrouvé son ancien mari. Elle donnait une signification rassurante à la carte postale sans adresse que l'on avait saisi sur son mari, au moment de son arrestation à Turin. Elle y reconnaissait l'écriture de son fils et la signature *Giuseppino*. Rien ne paraissait manquer à son bonheur.

La catastrophe ne tarda pas à se produire. Huit jours après que l'homme sans nom eut été sorti de l'asile, un carabinier vint lui faire savoir qu'il avait à comparaître devant un juge du roi, à Turin. Giulio Canella, se rendit sans méfiance au rendez-vous du magistrat. On fit entrer, en même temps que lui, une femme, qui était accompagnée d'un enfant.

— Mario Bruneri, ne reconnaissez-vous pas votre véritable femme ? questionna le juge.

Giulio Canella fit l'étonné. Mme Bruneri, rouge de colère, arriva sur lui. Elle était en proie à une exaltation intense. La sincérité lui donnait une ardeur peu commune. Elle racontait son passé, son mariage avec Mario Bruneri, le typographe, leur misère, son ivrognerie, sa fuite en 1922, au moment où il allait être arrêté pour abus de confiance et faux en écritures privées. Elle évoquait, devant l'ex-inconnu impassible, des souvenirs qui lui tenaient à cœur. Enfin elle fit intervenir l'enfant, dont l'émotion était réellement impressionnante.

— Dis, au juge, qui est celui-là ?

L'enfant, dans un premier mouvement, avait déjà voulu se jeter dans les bras de celui en qui il reconnaissait son père et Giulio Canella l'avait repoussé. Il fondit en larmes, démontrant par là combien lui était sensible le mépris d'un homme qui n'était pas mort pour lui. Giulio Canella ne démentit pas son impassibilité ; cependant il prit l'enfant dans ses bras et le consola.

— Tu te nommes Peppino, comme l'aîné de mes enfants qui m'attend à Vérone, dit-il. Il a retrouvé son papa ; tu as confiance en Dieu. Tu retrouveras le tien.

On fit entrer dans la même pièce un camarade d'imprimerie du typographe Mario Bruneri, M. Tibaldi, un homme simple, mais loyal. Il n'eut aucune hésitation et arriva devant l'homme sans nom, la main tendue.

— Salut, Mario !

Giulio Canella conserva tout son calme.

— Je ne connais pas cet homme !

— Ne fais pas le fou, répartit Tibaldi, non sans prendre un air goaque.

Le juge d'instruction de Turin mit fin à cette scène mélodramatique, en faisant connaître, sans témoins, au prétendu Giulio Canella les accusations dont il était l'objet.

Telle fut la première aventure de l'homme sans nom, à sa sortie de l'asile. L'avocat de Giulio Canella et ses amis y firent face, en exigeant de la police italienne et des juges un supplément d'enquête qui leur fut accordé. L'existence du nouveau professeur Canella, que l'on avait laissé en liberté, se partagea désormais entre son palais de Vérone et le palais de justice de Turin. Il fut confronté avec toutes les personnes qui avaient connu Mario Bruneri et avec celles qui avaient eu des relations d'amitié, de faculté ou de guerre, avec Giulio Canella. La plupart

le reconnurent ; cependant quelques-uns firent des réserves. Les recherches patientes de la police italienne se poursuivirent durant quatre années. Aux affirmations de Mme Bruneri et de ses amis. Mme Canella et ses proches opposèrent des affirmations analogues. Enfin, Mme Canella accusa une coïncidence d'être la cause de son supplice.

Elle déclara :

— Une patiente enquête m'a permis de découvrir qu'un certain Bruneri fut arrêté le même jour que mon mari à Turin pour avoir volé et qu'il fut relâché tandis que mon mari était gardé en prison. Ce Bruneri a gagné la France, et il a été vu à Paris par des personnes dignes de foi. Une ressemblance troublante entre mon mari et ce personnage suspect a abusé jusqu'ici les magistrats.

On expliqua à Mme Canella que les travaux des laboratoires de police technique rendent impossible toute erreur, car il n'existe pas au monde deux individus qui aient les mêmes empreintes. Mme Canella ne se laissa pas convaincre. Elle fit entendre de nouvelles protestations passionnées.

— Pourquoi les Bruneri ont-ils interdit à leur vieille mère d'aller à Collegno, puis au palais de justice de Turin, pour reconnaître son fils. Ils ont redouté de ne pas trouver une complice dans cette vieille femme de quatre-vingts ans. Je demande que l'on retrouve la première fiancée que mon mari eut à Padoue, et qu'on la confronte avec lui. On l'appelait la Tizianina, à cause de ses cheveux roux. Ils ont ensemble un secret qui, je le sais, n'est connu que par elle et que par lui. La Tizianina dira la vérité et on ne m'accusera pas de l'avoir provoquée, car je hais cette femme !...

Néanmoins, Giulio Canella comparut le 5 juin dernier devant le tribunal de Turin et il fut condamné à purger les peines de prison prononcées antérieurement par les juges du roi, contre Mario Bruneri. Il n'accepta point le jugement.

— Je suis le professeur Canella ! affirma-t-il.

On l'arrêta quelques jours plus tard chez la comtesse Torri où, en compagnie de sa femme, il s'était réfugié, et il fut conduit en prison. Mme Canella et son fils, Peppino Canella, obtinrent la permission de lui faire escorte. Au greffe, il déclina son identité et sa profession supposées : « Giulio Canella, professeur de philosophie et de pédagogie ». On lui rasa les cheveux ; on lui fit couper la barbe. Sur sa joue apparut une cicatrice que les services anthropométriques de la police avaient autrefois relevé sur le visage de Mario Bruneri.

Selon la loi italienne, Giulio Canella, alias Mario Bruneri, doit rester pendant trois ans et un jour en prison. Cependant Mme Canella n'a pas perdu espoir. Elle a fait défendre par les plus grands avocats du royaume le recours de son mari en cassation contre l'arrêt qui le condamne. En outre, elle a obtenu, des juges du tribunal civil, qu'un enfant qui est né de Mario Bruneri soit autorisé à porter le nom de Canella. — l'homme sans nom !...

(A suivre.)

Henri DANJOU.

A l'heure où nous mettons sous presse, notre collaborateur Paul Bringuier, actuellement hors de France, ne nous a pas fait parvenir son article : « Les Hors-la-Loi ». Les lecteurs de Détective voudront bien nous excuser d'être obligés d'ajourner à la semaine prochaine la suite de ce reportage.



L'avocat Farinacci sort de la Cour d'appel de Florence. Ci-dessous : « L'homme sans nom » et M<sup>me</sup> Canella.



Ci-dessous : Les enfants de M<sup>me</sup> Canella. A droite : la vieille mère de Bruneri.

fut évoqué le procès.





# LA MAISON DE LA DÉMENCE



u début du Second Empire se dressait sur l'avenue des Champs-Élysées, au n° 78, un vaste hôtel singulièrement habité.

C'était une haute demeure, précédée d'une cour-jardin, que fermait une grille. Par derrière, elle donnait sur un autre jardin encadré par des communs : à droite, la loge du concierge et la remise des voitures ; à gauche, les écuries. Voilà tout ce que l'on pouvait savoir, quand on observait l'habitation, soit de l'avenue, soit des fenêtres de l'hôtel Van den Bruck, qui lui était mitoyen et même la surplombait. Quant à l'ordonnance intérieure de la maison, à son mobilier, à son entretien, on en était réduit à de simples conjectures ; car la propriétaire, depuis plusieurs années, y vivait seule et ne permettait à personne d'y pénétrer.

## La Solitaire.

Cette propriétaire extraordinaire appartenait cependant à la société la plus distinguée. Née Edmée-Antoine-Ghislaine de Vischer de Celles, elle était entrée par son mariage dans cette illustre famille des Caumont La Force, que nous retrouvons à chaque page de l'histoire de France, et qui est alliée aux La Grange, aux Terzy, aux Beaufort, aux Lamoignon, aux Berlyer, aux Galitzine. Malheureusement, au bout de peu d'années, elle avait fait preuve de la plus extravagante bizarrerie. La solitude s'étendit autour d'elle ; son mari, ses enfants, ses collatéraux se virent obligés de l'abandonner. Les familiers les imitèrent, et aussi les vieux serviteurs.

Ce qu'il y avait de plus lamentable dans cette situation, c'est que légalement, il fut démontré impossible d'intervenir, d'obliger la comtesse de Caumont La Force à subir une discipline quelconque. Un procès en interdiction avait échoué sur toute la ligne. Un trio d'aliénistes notoires, les docteurs Blanche, Falret et Voisin diagnostiquaient dans son cas « une perversion malade des sentiments et des affections » ; mais on ne pouvait lui refuser des talents, de l'esprit, le goût des arts. Elle présentait à merveille le type de ces « folles extrajudiciaires », contre lesquelles les tribunaux ne peuvent rien et que leurs familles doivent supporter tant bien que mal — plutôt mal que bien.

Or, il paraît que celle-ci s'affirmait complètement insupportable, car personne n'avait eu le courage de résister à ses extravagances et à ses méchancetés. Elle se livrait même sur ses domestiques à des voies de fait. On l'avait vue griffer la nourrice d'un de ses enfants. Quand elle ne battait pas ses gens, elle les insultait, les traitait d'imbéciles, de fainéants, de « magots ». Ou bien elle les soumettait à des régimes insensés. Lors d'un de ses rares voyages, elle laissa aux deux domestiques chargés de garder l'hôtel une somme de trois francs et une assiette de beurre rance. Les pauvres gens en furent réduits à aller implorer la charité des voisins.

Bref, même à cette époque où l'on avait si facilement des serviteurs, tout le monde s'éclipsait, et Mme de Caumont La Force demeura seule dans sa vaste demeure, seule, avec trois chevaux dans ses écuries.

Ceux-ci, qui ne pouvaient pas s'en aller, devinrent alors ses souffre-douleur. Elle leur jetait par jour une botte de paille et une botte de foin ou quelques parcimonieuses poignées d'avoine. Les pauvres bêtes dépréressaient à vue d'œil. Leurs jambes s'engorgeaient. Quand on voulait les atteler, elles devenaient méchantes, mordaient, ruaient, tentaient de se cabrer.

On savait cela, dans le quartier, par les employés de hasard que la singulière comtesse embauchait à la journée. Car elle en trouvait encore, d'un recrutement de plus en plus médiocre, pour un salaire de 3 francs, moins la nourriture. Ces gens, ouvriers sans travail, domestiques sans place, venaient utiliser leur chômage chez elle, faire l'office de palefreniers, cochers, jardiniers ou maçons. Elle leur ouvrait la porte cochère, le matin, à huit heures, ou plus tard, à sa fantaisie, et elle les faisait passer aussitôt dans le jardin ; mais ils ne se hasardaient jamais à pénétrer dans les appartements. Là, depuis le départ de sa dernière femme de chambre, Mme de Caumont vivait en maîtresse souveraine, y préparant elle-même les grossiers aliments qu'elle envoyait quérir par ses journaliers.

Dans quel état se trouvait cette aristocratique demeure ainsi abandonnée ? On ne l'a su que bien plus tard, après le drame horrible que nous entreprenons de ressusciter. La plupart des pièces demeuraient fermées, vouées aux mites du côté du midi et à la moisissure du côté du nord. Tous les objets précieux y avaient été recouverts de vieux journaux que saupoudrait la poussière. Les vers taraudaient parquets et meubles. Les cloportes grouillaient dans les coins. Les araignées filaient leurs toiles dans les embrasures, tandis que les papiers de tenture se décollaient des murs et pendaient lamentablement...

Dans la partie habitée par la propriétaire se révélait un indescriptible tohu-bohu : dans la chambre, dans la cuisine, le bois de chauffage traînait sur le plancher ; les objets les plus vulgaires voisinaient sur les tables avec de magnifiques pièces d'argenterie, cafetières, bouilloires, bols, employés sans le moindre discernement ; un nécessaire de couture traînait sur le lit entre une tabatière, une vieille châteline en soie, une cravate et une bourse vide. Des billes de chocolat jonchaient les sièges. Des papiers sales, des ordures, des restes de repas traînaient partout. Et l'on arrivait



Ainsi mourut, étranglée, puis criblée de coups de poings, la comtesse Ghislaine de Caumont La Force de Vischer de Celles.

difficilement à s'imaginer l'existence incohérente et sordide menée dans un tel décor par cette femme qui aurait pu si facilement jouir de toutes les commodités de la vie.

## Lefilleul et Innocent.

A Paris, on ne manifeste pas, en général, une vive curiosité à l'égard de ses voisins. Les espionnages sont réservés aux provinces. Toutefois, dans un quartier comme celui des Champs-Élysées, le mystère de l'hôtel de Caumont La Force devait, à la longue, surexciter les imaginations.

Le valet de chambre de M. Van den Bruck, un garçon nommé Ferdinand Lefilleul, avait fini par s'intéresser énormément aux faits et gestes de sa voisine. Quand il vaquait à son service, il lui arrivait fréquemment d'interrompre le secouement des descentes de lit et de rester penché sur l'appui des croisées qui dominaient le jardin contigu, pour essayer d'apercevoir, à travers les arbres, la silhouette gesticulante et grondante de l'extravagante maîtresse de maison. Il pouvait la suivre distinctement, quand elle allait du côté de la loge du concierge et de la remise ; mais quand elle se dirigeait du côté de l'écurie, pour aller torturer ses malheureux chevaux, elle disparaissait, cette écurie étant située juste au-dessous de l'observatoire de Ferdinand.

— C'est-il Dieu possible, d'être toquée comme ça ! pensait-il.

Quelquefois, un de ses camarades se glissait à côté de lui : un valet de pied de M. Van den Bruck, un nègre du plus beau noir qui répondait au nom ingénu d'Innocent. Et ils faisaient tous deux de bonnes parties de rire, quand un des pauvres diables, embauchés par la comtesse, attrapait une giflette de la patronne ou une ruade de cheval affamé. Ils riraient même si fort, un jour, que la voisine les aperçut et, les mêlant à sa colère, leur montra le poing, en vomissant contre eux des imprécations. Ceci effraya Innocent, qui était fort craintif de son naturel. Il laissa donc Ferdinand à son espionnage.

— Tiens ! Tiens ! fit celui-ci, un matin de février 1856, la voisine a un nouveau domestique.

Ce domestique ne payait pas de mine, lui non plus. Où diable l'avait-elle ramassé ? Il était petit, la face ronde et glabre, l'air stupide.

On sut plus tard qu'il s'appelait Antoine Baumann, sujet allemand, étant né à Marienzel, dans le Wurtemberg, quelque trente années auparavant. Une espèce de vagabond, qui travaillait quand il n'avait rien à manger, et surtout à boire. En dernier lieu, il végétait en qualité de palefrenier, à l'Hippodrome.

Lefilleul, en voyant sa tête ahurie, pensa qu'il allait bien s'amuser. En effet, les scènes ne tardèrent pas à éclater. Dès le lendemain, le nouveau venu reçut l'ordre de promener les chevaux dans le jardin, ce qui annonçait mille difficultés.

— Heu ! disait Baumann, invisible sur la porte de l'écurie. Ils ont faim... Ils seront méchants !

— Faites ce que j'ordonne.

Le pauvre palefrenier apparut, tirant par une corde un animal récalcitrant, qui, se livrant à de

folles gambades, l'entraîna bientôt dans le jardin, malgré les cris de la vieille dame, ou peut-être à cause d'eux, et finit par l'envoyer rouler à travers un massif, d'un bon coup de sabot dans les tibias.

Lefilleul avait rarement contemplé quelque chose d'aussi amusant. Il en oublia tout à fait son service. Il assista à la rentrée du cheval, opérée par un marchand de fumier, qui heureusement était venu à l'écurie, ce matin-là. Il perçut les bribes de ce dialogue entre Mme Caumont La Force et son domestique :

— Matame... j'ai reçu un goup de bled !

— Vous avez voulu jouer avec Pyrrhus...

C'est bien fait.

— Mais, Matame, je suis blessé... Où aller ?

Je n'ai pas d'archent... Et j'aurais besoin d'un

varmazien.

Le reste se perdit en geignements et grogneries. Puis la terrible voix de « la patronne » résonna de nouveau :

— Que voulez-vous ? Moi, je ne puis rien faire pour vous soigner. Allez où bon vous semblera. Tenez, voilà vingt sous.

L'homme, en boitillant, défila.

— Bon, pensa Ferdinand. C'en est un que nous ne reverrons plus. Son compte aura été vite liquidé.

Il revint cependant. Il faut croire qu'il ne trouvait pas facilement à gagner sa vie. Durant quatorze jours, Lefilleul assista, de là-haut, à des scènes invraisemblables, car la bêtise placide d'Antoine Baumann semblait surexciter au plus haut point le caractère acariâtre de sa maîtresse.

Le 20 février, ce fut inénarrable. Mme de Caumont apparut, tenant un seau où s'agitait un liquide blanchâtre.

— Mais, Matame, jargonnait Antoine avec son accent allemand, jamais les chevaux ne pointeront ça ! Du fleux lait gaillé ! C'est trop mauvais...

La voix implacable :

— Faites ce que j'ordonne.

Et Baumann s'engouffra dans l'écurie.

Au bout de quelque temps, la voix reprit :

— Vous êtes une bête, vous ne savez même pas faire boire les chevaux ! Enlevez le seau.

Vous leur donnerez à boire plus tard. Je le vois, d'ailleurs, ils n'ont pas soif.

— Oh ! pardon, matame. Ils ont soif, depuis hier soir. Ils pourraient bien de l'eau glaire, si vous me laissez leur en tonner.

— Allez.

Le palefrenier reparut dans le jardin, et Ferdinand le vit bientôt en train de ratisser paisiblement les allées. Mais cela ne dura pas bien longtemps. Mme de Caumont débouchait brusquement sur ses traces :

— Imbécile ! Laissez cela tranquille ! Il ne faut rien toucher là. Trouvez-moi plutôt le tronçon de faucille que j'ai égaré dans le gazon. Pour cela, prenez la fourche. Non, le râteau. Non, la pelle.

— Mais, matame, la pelle n'est pas bon pour ça.

— Faites ce que je vous dis.

— Matame, je vais le faire puisque fous le foulez.

— Dépêchez-vous.

Quelques minutes s'écoulerent. Ferdinand allait rentrer quand la

voix de la comtesse de Caumont reprit :

— Vous ne voulez donc pas trouver ce que je vous demande ?

— Matame voit bien que je cherche !

— Vous êtes un nicodème ! Allez m'acheter quatre petits pains.

Baumann, un peu soulagé, sortit. Ce fut un court entr'acte. Dès son retour, la stupide comédie recommença.

— Cherchez donc cette faucille dans le gazon. Pas de ce côté-là, idiot !

— De quel côté, alors ? Ah ! fous me dourmendez tant !

— Si vous ne trouvez pas, je ne serai pas contente.

— Ce n'est pas ma vaute...

— Tout ce que j'ordonne, vous ne le faites pas... Ce n'est pas avec les mains qu'il faut chercher. Prenez la pelle. Non, laissez tout cela tranquille... Suivez-moi. Que me voulez-vous ?

— Fous me dites d'aller avec fous...

— Je n'ai pas besoin de vous. Quand on est si bête... Je vais vous donner autre chose à faire. Idiot ! Suivez-moi...

Tandis que se poursuivait cette scène, qu'un magistrat éminent de cette époque devait classer plus tard parmi « les inconvénients ordinaires de la domesticité », Mme de Caumont La Force et son valet avaient échappé aux regards curieux de Lefilleul.

Il y eut un bref silence. Puis, Ferdinand, qui prêtait l'oreille avec une attention décaplée, crut entendre un faible cri : « Au secours ! » et des gémissements étouffés.

— Hé, là ! Est-ce qu'on s'étrangle dans cette maison ? s'écria-t-il.

Rien ne répondit. Lefilleul se précipita à l'office pour prévenir son camarade Innocent.

— Bah ! répondit le nègre, elle se dispute, comme touzou ! Madame ne sait que crier et faire tam-tam !

## La fin de la farce.

Cependant, sur les objurgations du valet de chambre, le noir se décida à sortir avec lui sur l'avenue et à sonner à la grille du n° 78. Personne ne répondit. Après une brève attente, les deux domestiques rentrèrent et regagnèrent leur observatoire.

Dans le jardin voisin, tout était parfaitement calme. Baumann recommençait à ratisser le gazon.

— Hé ! lui cria Ferdinand. Qu'est-ce qu'il y a ?

L'autre leva les yeux avec étonnement et répondit :

— Il n'y a rien.

Il se remit à travailler mollement, se dirigea ensuite vers la maison où il pénétra.

Ceci parut extrêmement grave à Lefilleul.

Pour que l'homme entre dans les appartements, dit-il au nègre, il faut qu'il soit arrivé malheur à la patronne... Courons !

Ils dégringolèrent derechef les escaliers quatre à quatre, se mirent à la recherche d'un sergent de ville, et tous trois se dirigèrent vers le mystérieux hôtel. Ils se disposaient à sonner de nouveau quand la porte cochère s'ouvrit, et Antoine Baumann parut.

— Où allez-vous ? lui dit l'agent.

— Je vais chercher la couette.

— Tiens, vous avez du sang sur la figure.

— Je ne grois pas.

Alors, le policier, brusquement :

— Vous avez fait quelque chose à votre

bourgeoise ?

Le Wurtembergeois hésita un moment ; puis il répondit, très simplement :

— Oui, monsieur. Elle est morde.

Et il ne fit aucune difficulté pour emmener ses trois interlocuteurs dans l'écurie, où l'on découvrit le cadavre gisant sur du fumier, couvert de paille et d'une vingtaine de bûches.

— La foilà, dit-il.

Ainsi mourut la comtesse Ghislaine de Caumont La Force, née de Vischer de Celles. L'illustre professeur Ambroise Tardieu, qui procéda à son autopsie, déclara qu'elle avait été étranglée et criblée ensuite de coups de poing et de coups de pied, d'ailleurs superfétatoires.

Il est presque inutile d'ajouter que le malheureux crétin qui s'était chargé de régler le compte de ses nombreux souffre-douleur fut entraîné en cour d'assises et jugé avec la plus extrême rigueur. On était à une époque où les crimes domestiques étaient sauvagement pourchassés, dans l'intérêt social que l'on devine.

M. Oscar de Vallée, avocat général, esprit fort cultivé, auteur d'un beau livre sur les *Manières d'argent*, n'hésita pas à demander la tête d'Antoine Baumann. Il cita fort doctement Pascal ; mais, en même temps, il présenta l'accusé comme un assassin redoutable, ayant savamment prémédité son crime, et comme un voleur, parce qu'on avait trouvé dans ses poches une tablette de chocolat, une broche en cuivre, deux pièces de vingt francs et un écu de cent sous.

Finalement, les domestiques de M. Van den Bruck furent félicités, et le jury, qui, tout de même, savait que Baumann avait agi sous le coup d'une lampée d'alcool et de sa stupidité habituelle, accordèrent à ce criminel des circonstances atténuantes. La Cour l'envoya aux travaux forcés à perpétuité.

Heureusement pour lui, après la pénible existence qu'il avait toujours menée, la perpétuité ne pouvait pas être bien longue. Huit ans après, en 1864, il mourait au bain, laissant le souvenir d'un garçon travailleur, obéissant et doux.

— Atieu, messieurs, dit-il à ses gardiens. Je m'en fais. Je le recette. J'étais ici plus blus heureux qu'en aucun demps de ma fie !

ARMAND-PRAVIEL.



Sur les lieux où s'élevait l'hôtel des Caumont La Force se trouve aujourd'hui « le Lido ».



1<sup>er</sup> versement après la livraison

**COUVRE-PIEDS**

Payables en 12 mois



Se font en toutes nuances.

<b>SIMILI-SOIE DOUBLE FACE</b>		
Intérieur garni laine beige. N° 1.		
Dimensions	190x200	190x220
Fr.	198. »	228. »
		276. »
Intérieur garni laine blanche. N° 3.		
Dimensions	190x200	190x220
Fr.	294. »	330. »
		372. »
Intérieur garni laine blanche. N° 5.		
Dimensions	190x200	190x220
Fr.	354. »	444. »
		522. »

Nos couvre-pieds se font en toutes dimensions sur demande, teintes grenat, or, bleu, vieux rose ou grenat ou bleu doublé or. Nous indiquons les teintes désirées.

# 12 Mois de Crédit

**8 JOURS à l'ESSAI CUISINIÈRE**



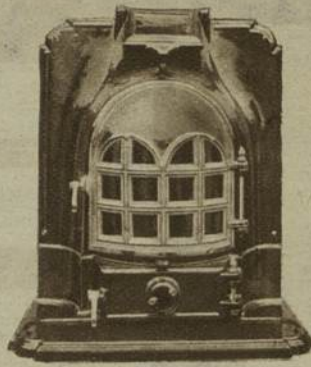
**2** sonneries dans chaque carillon garanti 5 ans WESTMINSTER 4/4 et Trinité 4/4 45.50 par mois franco de port et d'emballage

N° 78 - Haut-76 cm. chêne clair ou foncé, façon noyer, sculpt. soignées prises dans la masse, 3 glaces biseautées serties cuivre Fr.: 546. »

**Payables : 45.50 par mois**

**N° 9. - Cette CHEMINÉE**

réclame, à feu visible et continu, est roulante, tout émaillée céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. porte nickelée ou émaillée au choix. (Nous indiquer la teinte et le genre désirés.)



Elle est spécialement étudiée pour brûler du grain d'antracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite de rendement calorifique. Dimensions : hauteur 0<sup>m</sup>59, largeur 0<sup>m</sup>45.

Cubage chauffé, 90 m<sup>3</sup> Fr. 396. »

**Payables : 33 fr. par mois**

0<sup>m</sup>75 de large, style moderne, à foyer bouille ou à foyer mixte, à volonté.

(Nous spécifier le modèle désiré.)

N° 40. Corps tôle, façade fonte émaillée, gris bleu, vert ou marron.

Fr. 798. » Payables 66.50 par mois.



façade et côtés fonte émaillée ... 996. »

**Payables : 83 fr. par mois**

N° 42. Même modèle, tout fonte émaillée. ... Fr. 1.296. »

**Payables : 108 fr. par mois**

Exceptionnellement les fourneaux de cuisine sont expédiés franco de port dans toute la France.

**RECHAUD A GAZ N° 10**

Dimensions : 64x30x34, avec four à rôtir et à pâtisserie, pouvant se chauffer dessus et dessous, bec du milieu réversible, rampe cuivre invisible, brûleurs d'une seule pièce. Cet appareil spécialement étudié réalise une économie de 60 0/0. En fonte émaillée partout. vert, bleu ou brun, dessus, façade et côtés, rampe cuivre. Fr. 420. »

**Payables : 35 fr. par mois**

**DIVAN-LIT, deux crosses articulées**

Trois positions. Dim. 70/120 fermé, 70/190 ouvert, expédié franco de port et d'emballage. Article sérieux avec literie, composé de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouvert reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert ... Fr. 468. »

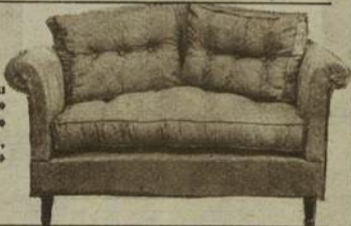
**Payables : 39 fr. par mois**

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu, ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir ... Fr. 588. »

Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert Fr. 672. »

Recouvert velours imprimé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris, ou rouge ... Fr. 696. »

**Payables en 12 mois**



**MANTEAU EN PELUCHE**

N° 50. Manteau élégant, véritable peluche "Gelko", grand col boule et parements de manches, entièrement doublé broché soie. Fr. 360. »

**Payables : 30 fr. par mois**

N° 52. Manteau très élégant, véritable peluche "Gelko" entièrement doublé broché soie, grand col forme nouvelle et parements garnis fourrure imitation haute laine. Fr. 576. »

**Payables : 48 fr. par mois**

N° 56. MANTEAU Haute Couture, véritable peluche "Gelko", forme nouvelle, entièrement doublé damas soie, grand col Médicis et parements haute nouveauté en fourrure castor ou taupe. Se fait également en taupe ou en noir. Fr. 720. »

**Payables : 60 fr. par mois**

**DEMANDEZ notre catalogue N° 46**

**BULLETIN DE COMMANDE N° 9**

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées : ..... au prix de fr. .... payables fr. .... après réception, et fr. .... que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques postaux, n° 979, Paris), jusqu'au complet paiement. Fait à ..... le ..... Nom et prénoms ..... Profession ou qualité ..... Domicile ..... Département. ....



**BATTERIE DE CUISINE** en aluminium pur, modèle extra-fort, inusable, inoxydable, manches isolants. Les 20 pièces ... Fr. 276. »

**Payables : 23 fr. par mois**

Même composition avec manches isolants bois. Fr. 336. »

**Payables : 28 fr. par mois**

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

**5000 PHONOS GRATIS** à distribuer aux lecteurs qui trouveront la solution et se conformeront à nos conditions.

Trouver 3 prénums. En prenant la 1<sup>re</sup> lettre de chaque, vous aurez le nom d'une jolie fleur. Laquelle ? Adressez votre réponse à PHONOS ANGELUS, 22, rue des 4 Frères Peignot, Paris-15<sup>e</sup>. Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse.

**L-U-S R-A-S-R-E**

**APPRENEZ LA VERITE SUR VOUS-MÊME!**

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

"Pundit Tabore" - Astrologue Indien bien connu, ayant remporté à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions évite à un intérêt nouveau pour une science - très antique - GEORGE MCKRAY de New-York possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalité amies ou ennemies - tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français, d'envoyer votre nom (M. Mme, ou Mlle), Adresse, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main bien lisiblement en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 5fr. en timbres de votre pays pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : Pundit Tabore, Dept 2429 M, Upper Foret St., Bombay VI, Inde Anglaise. Attribuez les lettres à Fr. 4.50.



**75 FS PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE** vous pouvez avoir, pour 12 versements de 75 fr. MENSUELS de 75 fr. notre



**CHRONOMETRE "CO-RE" en OR** Mouvement de précision Spiral Bréguet Au comptant... 850 fr. Catalogue général N° 32 franco sur demande adressé au **COMPTOIR REAUMUR** 78, r. Réaumur - Paris-2<sup>e</sup>

**PERMIS DE CONDUIRE**

Sureté assurée p. prof. expérimenté. Prix modérés. AUTO-ECOLE du LUXEMBOURG. Garage Humblot, 80, Fr. St-Jacques.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

**NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion et de l'INFLUENCE PERSONNELLE**

sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD Un volume illustré franco recommandé 22 francs ou même auteur : TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE Un fort volume illustré franco rec. 33 francs Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 1<sup>er</sup>, PARIS (X<sup>e</sup>)

**...EMBELLISSEZ INSTANTANÉMENT... VOS YEUX EN LEUR DONNANT UN CHARMÉ ÉTRANGE ET FASCINANT PAR LA CIRE TONICILE**

**Madelys** QUI FIXE ET FORTIFIE LES CILS ET EMBELLY LES YEUX SANS LES PIQUER En vente dans toutes les bonnes parfumeries et 37, RUE ST LAZARE - PARIS - FRANCO 12<sup>fr</sup>

VENTE DIRECTE DU FABRICANT AUX PARTICULIERS

Accordé à part. Fr. 870 s  
Chrom. à part. Fr. 880 s  
Clav. piano à ... 770 s  
50000 lettres de remerciements  
Franco de Douane  
Demandez de suite notre Catalogue français gratuit  
**MEINEL & HÉROLD, Klingenthal (Saxe) 621 F**

MEINEL & HÉROLD, Klingenthal (Saxe) 621 F

**VOUS TROUVEREZ TOUT CE QUI CONCERNE LA MUSIQUE**  
27, Boul. Beaumarchais Paris (4<sup>e</sup>)  
**PAUL BEUSCHER**  
CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

**LA GÉLÈBRE VOYANTE MAINA JUAN**

Connait toutes les sciences occultes Voit tout. Renseigne sur tout. Son talent naturel la fait rechercher par toute personne désirant lever le voile de l'existence, conn. et approf. sa destinée. Une consult. suffit pour être émerveillé !... Prix mod. 55, bd Sébastopol, Paris et par corresp.

**M<sup>ME</sup> MAX** Voyante, et ses tarots. Donne conseils s. t. aven., ramène affect. 9 à 19 h. Par correspondance, 20 fr. et date naissance, 30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

**M<sup>ME</sup> LEBERTON** TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1<sup>er</sup> à gauche, PARIS (Étoile).

**AVENIR** Mme F. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3<sup>e</sup>, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facile mariage d'après prénums. (Envoi date naiss. et 20 fr. 50). Jusqu'à fin septembre seulement par correspondance.

**VOYANTE** Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Terres, Paris (17<sup>e</sup>), cour 3<sup>e</sup> étage. De 1 h. à 7 h.**

**M<sup>ME</sup> de THELES** CÉLEBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date naiss. T. l. j. (dim., lun. exc). 74, r. Lourmel, 4<sup>e</sup> ét. dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15<sup>e</sup>)

**M<sup>ME</sup> LUCETTE** Consult. par MEDIUM. Cartomancie. SCIENCES OCCULTES, MAGIE. 35, r. St-Marc, 2<sup>e</sup>. T.l.j. de 10 à 6 h. et par corresp.

**De SAMARIE** Médiumité. Voyance. Tarots égyptiens. 29, rue de Miromesnil, 39-27 (Rez-de-chaussée).

**MARTHA MARY** VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50. 70, r. Pixérécourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> ét. Mét. : Pl. des Fêtes

**M<sup>ME</sup> PREVOST** Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3<sup>e</sup> ét. Pas les Mrs.

**chez soi TRAVAUX MANUELS D'ART** à la portée de tous BIEN PAYÉS  
NOTICE EXPLICATIVE ET ÉCHANTILLON GRATUITS SUR DEMANDE / écrire LES ARTS MANUELS - SERVICE B - MONTELS SEBASTIEN - LYON

**A TITRE DE RÉCLAME** au prix de la main-d'œuvre nous livrons une montre pour : Soignée, garantie 5 années Rien d'avance. Remise de suite. Nos envois sont faits contre remboursement. **10 fr**  
Monsieur E. A. VICTOR, section D., rue Amélie - PARIS-10

**1.000 frs** p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

**7 fr.** le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

**1.200 fr.** p. mois s. quit. empl. 2 sexes. Part. facile chez soi. FUSEAU, 11, Marseille.

**Copies d'adresses** travaux d'écritures chez soi. D. ALBERT, B. P. 111, Nice.

**700 frs** et plus par mois s. quit. empl. t. sérieux Ecrire : H. Beaumon, 16, Bd Jean-Jaurès, Nîmes

**POUR MAIGRIR** sans nuire à la santé; pour rester jeune et mince; pour avoir la taille fine, faites une cure avec **Le Thé Mexicain du Dr Jaws** et vous maigrirez sûrement et sans fatigue. Produit végétal. Renommé universelle.

**CONCOURS TOUS LES ANS** Secrétaire près les Commissariats de **POLICE** de la Ville de Paris Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Renseignements gratuits par l'ÉCOLE SPÉCIALE D'ADMINISTRATION 4, rue Férou - Paris (8<sup>e</sup>).

**FRANCE DÉTECTIVE** Ex insp. Brev. Gut. 70.40. 39, r. Caumartin. 14 à 20h. Enq. Rech. Surv. Preuves à divorces. T. mission délicate.

**AVIS**  
**Le Détective ASHELBE** reçoit tous les jours de 4 à 7 heures. 34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18



*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

4<sup>e</sup> Année - N° 153

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

1<sup>er</sup> Octobre 1931

# DÉTECTIVE

## La fureur du «rat»



***C'est comme un rat pris au piège que Joseph Liano, acculé dans une impasse sans issue, s'est retourné;... d'un geste vif, il a tranché la gorge de l'agent Verjus qui allait l'arrêter. Meurtre imbécile, meurtre lâche dont il devra compte à la Justice.***

**(Lire, page 3, le reportage illustré de notre enquêteur F. Dupin sur le crime de « la Cour des Artistes ».)**